

ELLES TRANSFORMENT

Portraits d'architectes franciliennes

#2



ELLES TRANSFORMENT

Portraits d'architectes franciliennes

#2 Elles Transforment

Éditorial

L'Île-de-France est un vivier pour les architectes qui ont la possibilité, grâce aux dynamiques de développement de cette région et au foisonnement de projets, de laisser libre cours à leur imagination.

Les femmes représentent aujourd'hui la majorité des diplômés des écoles d'architecture et la moitié des professionnels de moins de 35 ans inscrits à l'Ordre des architectes (part qui a presque doublé en vingt ans), mais, pour autant, leur reconnaissance n'est pas au niveau de celle de leurs homologues masculins.

Pour la deuxième année consécutive, les femmes architectes franciliennes sont mises à l'honneur pendant les Journées nationales de l'architecture, ainsi que dans cette série d'ouvrages initiée par la DRAC Île-de-France et portée par la Maison de l'architecture Île-de-France et l'association MÉMO¹.

En 2024, l'opus # 1 de cette série de trois livrets s'intitulait *Elles construisent* : ces architectes, figures marquantes de leur discipline et, pour beaucoup, toujours en activité, illustraient, chacune par leur parcours, la difficulté de s'imposer dans un domaine spécifique de leur métier, souvent sur les chantiers, mais également dans un monde où la culture constructive reste encore majoritairement masculine.

Cette année, les 16 nouveaux portraits de femmes architectes illustrent un autre aspect du métier, et cet opus # 2 s'intitule *Elles transforment*. Ces femmes façonnent l'existant, le déjà-là : elles travaillent sur la réhabilitation de bâti dit « ordinaire », la conservation ou la restauration de monuments historiques prestigieux ou encore sur la ville face au changement climatique. Elles aussi se questionnent sur toutes ces thématiques, sur le sens qu'elles donnent à leurs missions et, toujours, sur la manière de les aborder dans un écosystème à dominante masculine.

Les 16 femmes choisies sont désormais entrées dans le matrimoine pour plusieurs d'entre elles, et il était important de rendre hommage à ces pionnières. En les mettant à l'honneur, et en valorisant leurs parcours et réalisations, ce sont de nouveaux modèles qui s'offrent à nos yeux, et un nouveau champ des possibles pour celles qui, par milliers, embrassent le métier d'architecte.

Carole Spada

Directrice régionale par intérim des affaires culturelles Île-de-France

1. Mouvement pour l'équité dans la maîtrise d'œuvre.

Sommaire

Éditorial de la Direction régionale des affaires culturelles Île-de-France	3
Introduction	7
Marguerite Moinault	10
Gae Aulenti	14
Chantal Lavillaureix	18
Antoinette Robain et Claire Guieysse	22
Frenak + Jullien Architectes	26
Caroline Poulin	30
Nicole Concordet	34
Claudia Devaux	38
Claire Schorter	42
Maël de Quelen	46
Hélène Reinhard	50
Lucie Niney	54
Des Clics et des Calques	58
Monica Marchese	62
Ana Vida	66
Charlotte Belval	70
Glossaire	74
Autrices et auteurs de l'ouvrage	76
Crédits photographiques	79

Introduction

Nous avons introduit le premier opus, *Elles construisent*, en nous interrogeant sur les raisons de créer une série d'ouvrages consacrés à la valorisation des pratiques et productions des architectes femmes franciliennes. Face aux inégalités professionnelles persistantes dans nos métiers, l'objectif était de souligner à quel point il est important de rendre visibles et de repositionner leurs contributions dans l'histoire architecturale. Nous avons choisi de commencer notre série de portraits par des architectes femmes qui se sont particulièrement engagées dans la culture constructive, questionnant ainsi les stéréotypes selon lesquels ces compétences seraient réservées aux hommes.

Ce premier ouvrage a permis de révéler une diversité d'architectes franciliennes pour lesquelles les matériaux, leur mise en œuvre et la technicité du bâti sont au cœur de leur engagement, voire de leur processus créatif, comme pour tout architecte. Il a mis en lumière la force de leur implication dans une production architecturale exigeante et ambitieuse. On y a découvert une multitude de parcours : d'Adrienne Gorska, qui conçut de nombreux cinémas dans les années 1930, jusqu'à Emmanuelle Déchelette, jeune architecte, qui construit aujourd'hui avec son frère des logements collectifs en terre, inscrits dans les enjeux contemporains.

Nous avons également interrogé leur positionnement en tant qu'architectes femmes dans une profession qui conserve encore des codes très masculins, malgré son « irrésistible féminisation » depuis une vingtaine d'années, au sein des ENSA et de la jeune génération professionnelle¹.

Leurs réponses furent multiples. Certaines ont évoqué les difficultés à faire entendre leur voix et les obstacles rencontrés pour faire reconnaître leurs compétences auprès des clients, confrères ou sur les chantiers, les contraignant à développer des stratégies professionnelles spécifiques (surqualification, association avec des confrères, travail intensif, sacrifices personnels...). D'autres, à l'inverse, ne témoignent pas de difficultés spécifiques à être architectes femmes et ne souhaitent pas se définir comme telles.

Ce deuxième opus, *Elles transforment*, s'inscrit dans la continuité du précédent. Le choix des portraits, réalisé par le groupe de travail de la Maison de l'architecture Île-de-France, repose, comme pour le premier numéro, sur une sélection intergénérationnelle et non exhaustive, mêlant références historiques et pratiques contemporaines. Et ces portraits mettent donc en lumière des architectes femmes engagées dans la transformation du bâti.

Toutes s'inscrivent dans des démarches très actuelles consistant à ménager les territoires et à travailler sur l'existant : réhabiliter, réemployer plutôt que démolir et reconstruire, dans une double perspective de valorisation du patrimoine et de réduction de l'impact environnemental. Certaines évoquent aussi la dimension sociale de leur pratique, considérant la transformation comme un outil d'émancipation pour les usagers et usagers. Elles accordent une large place aux démarches participatives et collaboratives, s'affranchissant ainsi de la figure traditionnelle de l'architecte solitaire.

¹ En 2023, pour la première fois dans l'histoire de l'Ordre des architectes, davantage de femmes que d'hommes se sont inscrites à l'Ordre. Source : *Archigraphie* 2024.

Comme dans le premier livret, les positionnements en tant qu'architectes femmes sont variés. Nombreuses sont celles qui dénoncent l'invisibilisation des femmes dans l'architecture, à l'image de la figure de Marguerite Moinault, dont le travail a souvent été éclipsé par son nom marital. Ou encore de Nicole Concordet qui souligne également les discriminations genrées qu'elle a pu observer et l'importance de les combattre au quotidien.

Plusieurs, comme Maël de Quelen ou Monica Marchese, mentionnent les difficultés rencontrées sur des chantiers majoritairement masculins, mais affirment avoir trouvé leur place grâce à leur expertise et à leur persévérance. D'autres, comme Hélène Reinhard, s'engagent explicitement pour l'égalité femmes-hommes en défendant un « urbanisme féministe » qui redonne toute leur place aux femmes dans la conception des espaces. Certaines, à l'instar de l'agence Des Clics et des Calques, mettent en avant le travail collectif et la co-construction, valorisant l'apport de toutes les parties prenantes.

Malgré ces défis, beaucoup constatent une évolution du métier. Lucie Niney et Ana Vida, par exemple, observent que les architectes femmes parviennent à s'imposer grâce à leur expertise, leur persévérance et leur capacité à instaurer un climat de confiance sur les chantiers. Plusieurs soulignent également l'évolution des mentalités, ce qui facilite leur intégration dans un milieu longtemps dominé par les hommes. En somme, elles adoptent des postures multiples : lutte contre les discriminations, valorisation du collectif, affirmation d'une place légitime dans un domaine

historiquement masculin. Leur travail illustre une volonté de transformer l'architecture en pratiques plus inclusives et respectueuses des diversités.

Mais ces exemples positifs et encourageants ne doivent pas faire oublier que le chemin vers l'égalité professionnelle reste fragile et nécessite une vigilance constante, comme en témoigne l'étude récemment finalisée sur les dynamiques de genre² dans les métiers de l'architecture, qui révèle l'ampleur des discriminations professionnelles persistant dans ce secteur d'activité. Les avancées observées sont encore discrètes et ne sont pas irréversibles : elles peuvent être remises en cause si l'on cesse de questionner les pratiques, de documenter les inégalités et de soutenir celles et ceux qui œuvrent à les réduire. L'égalité dans le champ architectural, comme dans bien d'autres domaines, ne se décrète pas une fois pour toutes ; elle se construit dans la durée, par un travail collectif et continu. C'est pourquoi il est essentiel de maintenir une veille critique, d'ouvrir des espaces de reconnaissance et de transmission, et de renforcer la visibilité des architectes femmes, afin que leurs contributions ne soient plus jamais reléguées au second plan de l'Histoire.

Anne Labroille

² « Les dynamiques de genre dans les métiers de l'architecture », étude menée par le LET (ENSA Paris-La Villette) dans le cadre de l'Observatoire de l'économie de l'architecture – Ministère de la Culture, publiée en septembre 2025.



Marguerite Moinault

Une architecte des PTT

Née en 1902 à Paris

1920-1933 : Études à l'École des beaux-arts de Paris

1944 : Construction du centre d'amplification téléphonique des PTT (Toulouse)

1954 : Livraison du foyer féminin (Paris, 15^e arr.)

1956 : Livraison du bâtiment

« Pastourelle I » (Paris, 3^e arr.)

1961 : Livraison du bureau de poste (Paris, 13^e arr.)

1965 : Livraison du bâtiment

« Pastourelle II » (Paris, 3^e arr.)

Décédée en 1991 à Paris (14^e arr.)

Marguerite Moinault, née Marguerite Jeanne Georgette Bowé, fait partie d'une génération de pionnières à l'École des beaux-arts de Paris : lorsqu'elle en sort en 1933, elles ne sont que trois femmes à obtenir leur diplôme, parmi 150 étudiants environ. Elle y a fréquenté les ateliers de Henri Deglane (1855-1931), de Charles Nicod (1878-1967) et de Jean-Baptiste Mathon (1893-1971). Elle y rencontre André Moinault, étudiant entre

1920 et 1925. Ils se marient et auront deux fils. Bien que Marguerite Moinault ait pu exercer la maîtrise d'œuvre dès la fin de ses études, il est difficile de l'attester, d'autant qu'elle signe ses plans de son nom marital « Madame A. Moinault ». C'est le cas pour un centre d'amplification des lignes longue distance construit en 1944 à Toulouse pour le ministère des PTT. Ce projet annonce le tournant que prend la carrière de Moinault après-guerre, lorsqu'elle rejoint le corps des architectes travaillant pour cette institution.

Au sein de ce corps spécialisé et prestigieux, les architectes sont chargés de l'édification et de la maintenance de l'ensemble des édifices des PTT dans un périmètre géographique circonscrit.

Créé en 1879, le ministère des Postes, Télégraphes et Téléphones disparaît en 1991. Il a accompagné l'essor des communications en France durant le 20^e siècle et encadré le développement d'infrastructures spécialisées. Les édifices des PTT doivent répondre à plusieurs finalités, aussi bien pratiques et techniques que sociales et économiques ou encore symboliques, l'hôtel des postes incarnant le service public par excellence, présent aussi bien dans les centres-villes denses qu'en milieu rural. Aux fonctions utilitaires s'ajoute l'hébergement des personnels : des foyers et des logements sont édifiés par le ministère des PTT au même titre que des tours hertziennes, des centraux téléphoniques et télégraphiques ou des centres de tri postal. En outre, les innovations technologiques qui touchent ce

secteur nécessitent d'adapter régulièrement les bâtiments existants à de nouvelles contraintes. Pour répondre à tous ces enjeux, dès 1901, le ministère est doté par arrêté d'un service d'architecture. Au sein de ce corps spécialisé et prestigieux, les architectes sont chargés de l'édification et de la maintenance de l'ensemble des édifices des PTT dans un périmètre géographique circonscrit.

Marguerite Moinault travaille également pour l'Office public d'habitation de la Ville de Paris et, en 1950, construit un immeuble d'Habitation bon marché (HBM) rue Duranton (Paris, 15^e arr.) destiné à accueillir un foyer de jeunes filles. Cet édifice présente une écriture architecturale proche de l'Art déco, avec un calepinage rigoureux de briques cuites dont l'appareil forme des reliefs, et des baies rectilignes mises en valeur par un enduit clair. Le recours au béton structurel ne se lit pas encore en façade, comme c'est le cas quelques années plus tard pour un bâtiment construit boulevard Pasteur (Paris, 15^e arr.). Ici, le rationalisme du plan et le choix des techniques et matériaux traduisent la maîtrise des codes d'une modernité architecturale assumée. Cette fluidité dans l'écriture se retrouve dans la vaste opération menée pour le central téléphonique interurbain de Paris, rue des Archives et rue Pastourelle. Marguerite Moinault y intervient à deux reprises : en 1956 (avec Alexandre Persitz) et en 1965. La première opération tranche volontairement avec le tissu ancien environnant : la façade met en scène l'ossature du bâtiment, le béton moulé, le verre et le grès. L'usage de ces matériaux,


 31-35 rue Pastourelle, Paris 3^e

ainsi que l'arrondi de l'angle des deux rues et les niveaux supérieurs en gradins sont caractéristiques de l'architecture parisienne des années 1950 et font écho au bâtiment voisin construit par François Le Cœur pour les PTT en 1920-1925. La seconde opération ne sera engagée qu'une dizaine d'années plus tard. L'heure est à la reconnaissance du patrimoine architectural ancien : le quartier du Marais est le premier de Paris à devenir un secteur sauvegardé. Afin de suivre les préconisations du Plan de sauvegarde et de mise en valeur, Marguerite Moinault dessine sur rue une façade sobre, plaquée de pierre, avec quelques moulures. Sur cour, on retrouve un vocabulaire moderne avec des poteaux de béton et des châssis d'aluminium. Ces bâtiments mettent donc en valeur la diversité programmatique et stylistique dont Marguerite Moinault a fait preuve tout au long de sa carrière. En tant qu'architecte des PTT, elle a déployé un vocabulaire à la fois monumental, sobre et très caractéristique de l'époque de construction.

Très méconnue encore aujourd'hui, sa trajectoire, pourtant remarquable, illustre en partie l'invisibilisation des femmes architectes au 20^e siècle. Ces dernières s'associaient souvent à un proche, un père ou un époux. Et la fusion des noms de famille s'opérait la plupart du temps au profit de l'homme, effaçant la participation féminine. Marguerite Moinault est à mi-chemin de cette invisibilisation. Elle a certes construit en son nom propre, mais sous le nom de son époux puis associée à ses fils à partir de 1967. Il est donc difficile de saisir quel regard elle a pu poser sur sa position de femme architecte. Comment interpréter son choix de signer du nom de son époux, y compris après le décès de celui-ci en 1944 ? Que représentait pour elle le fait de travailler pour l'un des secteurs d'activité les plus féminisés de l'après-guerre ? Ces questions ne peuvent que faire l'objet de nos spéculations.

Hakima El Kaddioui et Léa Samson

La première opération tranche volontairement avec le tissu ancien environnant : la façade met en scène l'ossature du bâtiment, le béton moulé, le verre et le grès. L'usage de ces matériaux, ainsi que l'arrondi de l'angle des deux rues et les niveaux supérieurs en gradins sont caractéristiques de l'architecture parisienne des années 1950.



Bâtiment « Pastourelle I », Marguerite Moinault (1956)

Bibliographie :

- Bauer, Caroline, *L'architecture postale au 20^{ème} siècle en France*, Comité pour l'Histoire de la Poste, Paris, 2011.
- Collectif, *Architecture postale : une histoire en mouvement*, Archibooks Poste immo, Paris, 2010.
- Giaquinto, Violette, « Discrimination versus identification socio-professionnelles : discours autour de la présence des femmes dans la section architecture des Beaux-Arts », dans Éléonore Marantz (dir.), *L'atelier de la recherche. Annales d'histoire de l'architecture 2016 : l'architecture en discours. Actes de la journée des jeunes chercheurs en histoire de l'architecture du 29 septembre 2016*, Centre de recherche HICSA, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris.
- Guillet, François, *École nationale supérieure des PTT, 1888-1988 : histoire de la naissance et de la formation d'un corps de l'État*, Éd. Hervas, Paris, 1988.
- Lambert, Guy, « Les bâtiments des PTT sous la III^e République. L'architecture publique avec ou sans signes républicains » [en ligne], dans Évelyne Cohen et Gérard Monnier (éds.), *La République et ses symboles : un territoire de signes*, Éditions de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux XIX^e et XX^e siècles », Paris, 2013, p. 323-338.



Gae Aulenti

De la cuillère à la ville

Née en 1927 à Palazzolo dello Stella (Italie)

1953 : Obtention de son diplôme d'architecture du Politecnico di Milano

1954 : Mariage avec l'artiste Francesco Buzzzi Ceriani

1955 : Intègre la rédaction de la revue Casabella-Continuità

1965 : Dessine la salle d'exposition de la firme Olivetti à Paris

1972 : Participation à l'exposition « Italy : The New Domestic Landscape » au MoMA de New York

1980 : Lauréate du concours pour le réaménagement intérieur de la gare d'Orsay (Paris, 7^e arr.)

Décédée en 2012 à Paris

« L'architecture est un métier d'homme, mais j'ai toujours fait semblant de l'ignorer. » Cette phrase résume à merveille la façon dont l'architecte italienne Gae Aulenti s'est fait un nom dans le monde de l'architecture et du design, d'abord en France, puis sur la scène internationale. Suivant le célèbre adage de l'architecte, écrivain et éducateur italien Ernesto Nathan Rogers (1909-1969) « *Dal cucchiaio alla città* » [de la cuillère à

la ville] et s'opposant fermement à l'idée de la spécialisation, Gae Aulenti réalisera, tout au long de sa carrière, des projets à toutes les échelles. Sans se laisser impressionner par ce qui la différenciait de ses collègues masculins, elle s'est d'abord fait connaître à travers son talent pour le design d'objets – parmi lesquels *Sgarsul*, un fauteuil à bascule réalisé pour Poltronova, le canapé *Stringa*, pièce maîtresse du catalogue du même éditeur et les lampes *Pipistrello* et *King Sun* pour Olivetti –, puis par le biais de ses intérieurs, que ce soit pour de riches particuliers ou pour des entreprises telles que Fiat, Pirelli, Olivetti et Knoll, et de ses scénographies théâtrales. Mais c'est avant tout via son travail de reconversion d'édifices historiques qu'elle se démarque en France au début des années 1980.

Suivant le célèbre adage de l'architecte, écrivain et éducateur italien Ernesto Nathan Rogers (1909-1969) « Dal cucchiaino alla città » [de la cuillère à la ville] et s'opposant fermement à l'idée de la spécialisation, Gae Aulenti réalisera, tout au long de sa carrière, des projets à toutes les échelles.

Gaetana (Gae) Emilia Anna Maria Aulenti est née le 4 décembre 1927, à Palazzolo dello Stella, un petit village du Frioul-Vénétie-Julienne, en Italie. Elle grandit dans un milieu privilégié, avant de partir pour Milan afin de suivre des études universitaires, défiant la volonté de ses parents de faire d'elle une dilettante de la bonne société. Elle étudie

l'architecture au Politecnico di Milano, où elle obtient son diplôme en 1953, l'une des deux seules femmes d'une classe de vingt élèves.

Au début de sa vie professionnelle, Gae Aulenti rejoint la rédaction de la revue *Casabella-Continuità*, alors dirigée par Ernesto Nathan Rogers. De 1955 à 1965, elle fera partie d'un groupe d'architectes d'avant-garde contribuant à cette revue dont elle assurera la conception graphique et la mise en page. Avec ce groupe, elle partage d'intenses et interminables discussions intellectuelles sur l'avenir de l'architecture et du design à une époque où l'architecture italienne était engagée dans une quête historico-culturelle de récupération des valeurs architecturales du passé et du bâti existant. En parallèle, elle poursuit une fonction pédagogique en tant que professeure adjointe, d'abord avec Giuseppe Samonà à l'Istituto universitario di architettura di Venezia (IUAV) entre 1960 et 1962, puis avec Ernesto Nathan Rogers au Politecnico di Milano de 1964 à 1967.

C'est dans les années 1980 que Gae Aulenti obtient de grosses commandes qui lui ont permis d'échapper au champ d'activités sexiste dans lequel les femmes architectes étaient très souvent cantonnées. En 1980, après avoir remporté le concours pour le réaménagement des espaces intérieurs de la gare d'Orsay à Paris, elle dirige la conception et les travaux de rénovation intérieure accompagnant la transformation de l'ancienne gare en musée, finalement inauguré le 1^{er} décembre 1986.

Le travail d'Aulenti à Orsay est un double dialogue avec, d'une part, l'édifice historique de Claude Laloux, datant de 1900 et, d'autre part, le projet gagnant d'un premier concours d'architecture organisé en 1979 et remporté par ACT Architecture. Pour ce projet, Gae Aulenti traitera l'ancienne gare d'Orsay non pas simplement comme un bâtiment historique sur lequel on doit intervenir, mais bien comme un lieu, un terrain où l'on peut mettre en place une nouvelle architecture. C'est le programme muséographique et l'analyse concrète des œuvres, leur regroupement et leur ordre logique qui définissent les règles d'articulation du projet. Son travail sur le musée d'Orsay l'amènera par la suite à réaliser d'autres importants projets de transformation d'édifices historiques en institutions culturelles tels que la reconversion d'un palais vénitien du 18^e siècle (Palazzo Grassi) en musée d'art contemporain pour la collection Pinault ou encore la restauration d'un hall d'exposition de 1929 à Barcelone pour en faire le musée d'Art de Catalogne.

La thématique urbaine est au cœur de la production de Gae Aulenti, qu'il s'agisse de sa conception d'objets, de décors



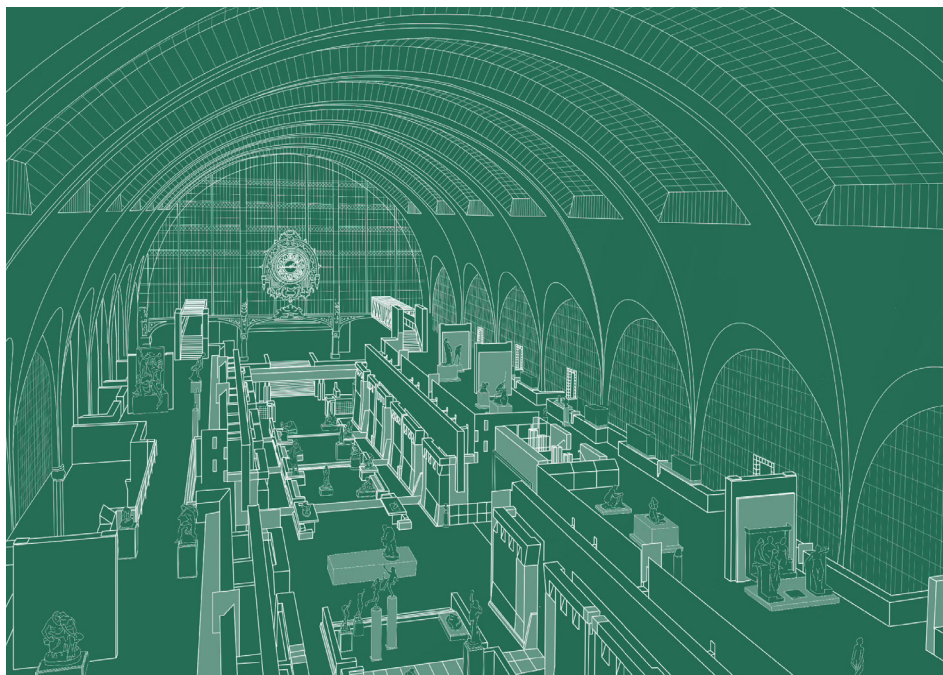
Esplanade Valéry-Giscard-d'Estaing, Paris 7^e

d'exposition ou de meubles, comme une sorte de réinterprétation métaphysique des figures, des volumes et des espaces de la ville. Au cours de sa longue carrière, elle a reçu de nombreux prix et récompenses, dont, en 1987, le titre de chevalier de la Légion d'honneur, décerné par le président François Mitterrand, en reconnaissance de sa contribution à la culture française, faisant d'elle la première femme architecte à recevoir cet honneur.

Léa-Catherine Szacka

Elle partage d'intenses et interminables discussions intellectuelles sur l'avenir de l'architecture et du design à une époque où l'architecture italienne était engagée dans une quête historico-culturelle de récupération des valeurs architecturales du passé et du bâti existant.

Pour ce projet, Gae Aulenti traitera l'ancienne gare d'Orsay non pas simplement comme un bâtiment historique sur lequel on doit intervenir, mais bien comme un lieu, un terrain où l'on peut mettre en place une nouvelle architecture. C'est le programme muséographique et l'analyse concrète des œuvres, leur regroupement et leur ordre logique qui définissent les règles d'articulation du projet.



Aménagement de la gare d'Orsay en musée, Gae Aulenti (1986)



Chantal Lavillaureix

Conserver pour transmettre

Née en 1954 à Thann

1978 : Diplômée de l'ENSAIS
(aujourd'hui INSA Strasbourg)

1979 : Licence d'histoire de l'art
et d'archéologie

1983 : Diplômée de l'École de Chaillot

1984 : Reçue au concours ABF
(Architecte des bâtiments de France)

1980-1991 : Adjointe ABF au
SDA (Service départemental de

l'architecture) du Bas-Rhin (67)

1991-1996 : ABF SDA à Paris

1996-2004 : Cheffe du SDAP
(Service départemental de
l'architecture et du patrimoine)
de la Moselle (57)

2004-2008 : Cheffe du SDAP
du Bas-Rhin

2008-2019 : Conservatrice du
palais de Chaillot UDAP Paris

Marquée par la période de la reconstruction après-guerre durant laquelle elle a grandi, fascinée par « le monde mythique de l'architecte créateur », la capacité de l'architecture et de l'urbanisme à marquer et transformer les territoires, Chantal Lavillaureix veut faire de l'architecture. Malgré le désaccord de son père ingénieur et directeur d'usine, elle résiste, repasse un bac scientifique pour pouvoir faire une prépa et intégrer l'ENSAIS

en architecture. Diplômée en 1978, elle travaille chez Jacques Decoville et Bernard Zimmermann, ses anciens enseignants, après avoir réalisé les illustrations de bandes dessinées sur l'hygiène, une commande de son beau-père.

C'est une évidence : plutôt que construire, elle veut « protéger, améliorer, conserver, transmettre dans le temps ».

Pendant ses études, les cours de Roland Recht lui font découvrir la possibilité de lire l'architecture, de comprendre son histoire et son contexte. Elle décide, en parallèle de son travail en agence, d'effectuer une licence d'histoire de l'art. Elle réalisera aussi quelques relevés pour l'Inventaire. En juillet 1980, il lui est proposé un poste d'ABF contractuelle en tant qu'adjointe au Service départemental de l'architecture du Bas-Rhin (SDA, aujourd'hui UDAP), avec une formation à Chaillot imposée et obligation de passer le concours d'Architecte des bâtiments de France (ABF). Malgré les difficultés familiales que cela engendre (un enfant en bas âge à Strasbourg, deux jours de formation à Paris tous les quinze jours pendant deux ans), elle réussit le challenge car c'est une évidence : plutôt que construire, elle veut « protéger, améliorer, conserver, transmettre dans le temps ». Elle est très marquée par la qualité des enseignements reçus, en particulier ceux de Jean-Marie Pérouse de Montclos et de Yves-Marie Froidevaux.

En 1991, Chantal Lavillaureix devient ABF au SDA de Paris (3^e/4^e/11^e/20^e puis 7^e/14^e/15^e arrondissements). Elle va principalement s'engager dans la création du premier document de gestion patrimonial du cimetière du Père-Lachaise, dans le lancement de la révision du secteur sauvegardé du 7^e et dans la restructuration de l'hôpital Laennec.

De 1996 à 2004, Chantal Lavillaureix est nommée cheffe de service au SDAP de la Moselle. Le travail d'ABF contient deux missions principales : d'une part, l'ABF est la représentante du propriétaire pour tous les Monuments historiques appartenant à l'État (gestion des limites de propriété, entretien, responsabilité pour l'accessibilité à ces édifices souvent ouverts au public). Ainsi, lorsqu'à Metz, lors de la tempête de 1999, un arc-boutant de la cathédrale s'effondre sur la sacristie au-dessus du Trésor en pleine messe, elle va devoir mettre en sécurité l'ensemble, et l'ACMH va même lui en déléguer la restauration. D'autre part, l'ABF doit rendre des avis sur les autorisations de travaux et permis de construire en secteur protégé. En ce début d'informatisation des procédures, Chantal Lavillaureix va mettre en place des codes d'automatisation des avis, et reclasser l'intégralité des dossiers du service par adresse pour pouvoir ressortir les antériorités, classer et numériser toutes les archives du service.

Après quatre ans en poste à Strasbourg pour suivre son mari, elle retourne avec lui à Paris en 2008. Ils retrouvent ainsi leur

appartement du quartier du Parc Nord à Nanterre dans un immeuble réalisé par Jacques Kalisz. L'architecte, qui y réside aussi, autorise Chantal Lavillaureix à agrandir son logement en fermant les loggias, la félicitant au passage sur le mobilier qu'elle a dessiné.

En 2008, Chantal Lavillaureix est nommée conservatrice au palais de Chaillot, poste d'ABF attachée à ce seul monument, qui a été peu entretenu depuis des décennies. Le bâtiment est en pleine restructuration, la Cité de l'architecture et du patrimoine va bientôt ouvrir (malgré les 70 réserves et 190 points à régler de l'avis favorable), mais le théâtre national de la Danse et le musée de l'Homme ont un avis défavorable de la Préfecture, tandis que le musée de la Marine est suspendu à la restructuration des autres et à la mise en place d'un PC général de sécurité. Les différents services occupants ne s'étaient jamais réunis, il n'y avait ni salle de réunion ni instance de décision. « Je servais de syndic d'immeuble » pour ces quatre institutions, de trois ministères différents, d'une surface de 70 000 m², sans acte notarié ni convention d'occupation (la reconstruction du palais en 1937 n'était pas prise en compte; l'esplanade du Trocadéro, qui est la toiture du théâtre, était inscrite comme « espace vert protégé » dans le PLU et les servitudes...). Pendant ses onze années sur place avant de prendre sa retraite, l'architecte va lever une à une les réserves pour faire rouvrir tout le palais, faire travailler ensemble les institutions et obtenir les crédits nécessaires, mais aussi numériser tous les fonds



1 place du Trocadéro et du 11 Novembre, Paris 16^e

iconographiques éparpillés sur le site et photographier toutes les œuvres de l'édifice Art déco.

Bien qu'ayant évolué dans un milieu principalement masculin, Chantal Lavillaureix a toujours été proche des rares femmes de son parcours (dont une seule autre fille en prépa), créant une certaine sororité avec ses homologues des autres départements qui dirigeaient alors l'association des ABF... et pour le reste : « J'ai souvent mis des mouchoirs sur les parties qui ne me plaisaient pas. Tout simplement parce que le boulot me plaisait énormément. »

Camille Bidaud

Bibliographie :

- Lavillaureix Chantal, « La conservation du palais de Chaillot », dans Emmanuel Bréon (dir.), *Palais de Chaillot : palais art déco*, Mare&Martin, Paris, 2018, p. 170.
- Lavillaureix Chantal, « Le retour de l'Âme de la Danse au Palais de Chaillot », *Pierre d'Angle*, le magazine de l'ANABF, mai 2018.



Palais de Chaillot, sous la conservation de Chantal Lavillaureix (2008-2019)

Pendant ses onze années sur place avant de prendre sa retraite, l'architecte va lever une à une les réserves pour faire rouvrir tout le palais, faire travailler ensemble les institutions et obtenir les crédits nécessaires, mais aussi numériser tous les fonds iconographiques éparpillés sur le site et photographier toutes les œuvres de l'édifice Art déco.



Antoinette Robain Claire Guieysse

Éloge d'une modestie

Nées en 1956 et 1963 à Paris

2000 : Création de l'Atelier Robain Guieysse

2004 : Lauréates du prix de l'Équerre d'argent pour la réhabilitation du Centre national de la danse à Pantin (93)

2011 et 2013 : Réalisation des phases 2 et 3 du projet pour le Centre national de la danse à Pantin (93)

2014-2015 : Rénovation et extension du foyer d'accueil de la Mie de Pain pour la RIVP (Paris, 13^e arr.)

2021 : Lauréates du prix d'Architecture du Projet citoyen HLM Réhabilitation (UNSFA-USH) pour la réhabilitation de deux tours à Rennes-Maurepas (35)

2022 : Lauréates du prix d'a 10+1 pour le projet de Rennes-Maurepas

« On a eu de la chance » ; dans le discours de Claire Guieysse et d'Antoinette Robain, l'expression revient comme un leitmotiv. Cette fortune a eu plusieurs visages : des rencontres marquantes, des commandes publiques passionnantes, un métier toujours pratiqué en résonance avec leurs valeurs et leurs convictions. Optimiste et certainement modeste, ce refrain assoit surtout leur conscience aigüe d'avoir traversé plusieurs

décennies sans devoir tirer un trait sur leur éthique, ni jamais renoncer au chantier ou au dessin. « On a réussi à en vivre, ce qui est déjà beaucoup, et surtout à garder la taille de structure et la manière de projeter que nous aimions », retrace Antoinette Robain.

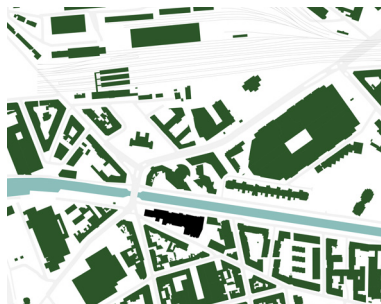
« Dans la réhabilitation, le programme prime, mais les questions de surface, de structure, de façade découlent toutes de ce qui préexiste à l'intérieur du bâtiment. »

Dès le début de leur pratique, les deux architectes se sont engagées sur des projets de transformation remarquables : l'extension du centre des Archives nationales d'outre-mer, à Aix-en-Provence (1996), l'extension d'une bibliothèque universitaire de Louis Arretche (1905-1991) sur le campus Rennes-Villejean (1998) et, bien sûr, leur *magnum opus* : la transformation d'un ensemble brutaliste à Pantin, signé Jacques Kalisz (1926-2002), en Centre national de la danse. À la fin des années 1980, c'est entre les murs de l'agence de Christian Hauvette que se sont rencontrées Antoinette Robain, sortie de l'UP6 (aujourd'hui ENSA de la Villette) en 1981 et déjà expérimentée après quelques années chez Architecturestudio, et Claire Guieysse, diplômée de l'UP7 (École d'architecture de Paris-Tolbiac, refondue avec d'autres écoles d'architecture parisiennes en 1998). Leur collaboration s'enracine rapidement dans une méthode commune : « Nous sommes toutes les deux très, très bosseuses ! », s'amuse Antoinette Robain. En

1995, elles fondent leur première société aux côtés de Thierry Lacoste, puis l'Atelier Robain Guieysse, à elles deux, en 2000. Vingt ans durant, elles avancent à deux voix : chacun de leurs projets est le fruit de discussions, d'arbitrages et d'envies mutualisées.

Si les premières expériences professionnelles d'Antoinette Robain lui ont transmis une culture du bâti ancien, elles reconnaissent avoir appris ensemble, par l'exercice, les subtilités d'une transformation réussie. « Dans la réhabilitation, le programme prime, mais les questions de surface, de structure, de façade découlent toutes de ce qui préexiste à l'intérieur du bâtiment », explique Claire Guieysse. « Il ne s'agit pas de chercher à produire des phénomènes esthétiques ; c'est plus intuitif, moins théorique que ça », précise Antoinette Robain. « Comme chez les musiciens, lorsqu'on compose, il arrive un moment où notre dessin, enfin, sonne juste. »

On serait tenté de comprendre l'« intuition » dont parlent les architectes comme l'humble expression d'une expertise patiemment acquise, façonnée par le travail, le dialogue et une connaissance intime des lieux qu'elles investissent ; c'est en tout cas ce que suggère leur projet pour le Centre national de la danse. En 1998, elles découvrent le bâtiment de Jacques Kalisz, imposant centre administratif achevé en 1972 ; l'utopie collectiviste a vieilli, mais la puissance de la structure demeure. « Le bâtiment présentait une série de cellules de tailles très variées – petits ou grands bureaux et espaces plus



1 rue Victor-Hugo, Pantin

généreux – dans lesquelles le programme s’est facilement inséré », se souvient Claire Guieysse. Préservant l’intégralité du béton, les architectes n’interviennent « que » sur la reprise des façades fragilisées, la revalorisation des mezzanines, la création de nouveaux escaliers et le second œuvre. Et en effet, libérés de leurs cloisons et épaisseurs techniques, les volumes massifs se métamorphosent volontiers en studios, bureaux, médiathèque et espaces de création. Leur intervention, fine et contrastée, fait dialoguer le béton lavé avec le stuc rouge, l’aluminium – et une mise en lumière pensée avec le maître Hervé Audibert. « C’est une démonstration par l’exemple : on peut facilement opérer une réhabilitation de qualité dans un bâtiment “ruche” – l’exact opposé d’un système poteaux-poutres ! », s’amuse Antoinette Robain.

Le chantier, qui s’est étendu sur plus d’une décennie, relève autant de la passion que de la patience. Après la première phase livrée en 2004, Robain et Guieysse achèvent les travaux de façade en 2011 ; en 2013, elles interviennent sur l’atrium et les deux derniers étages.

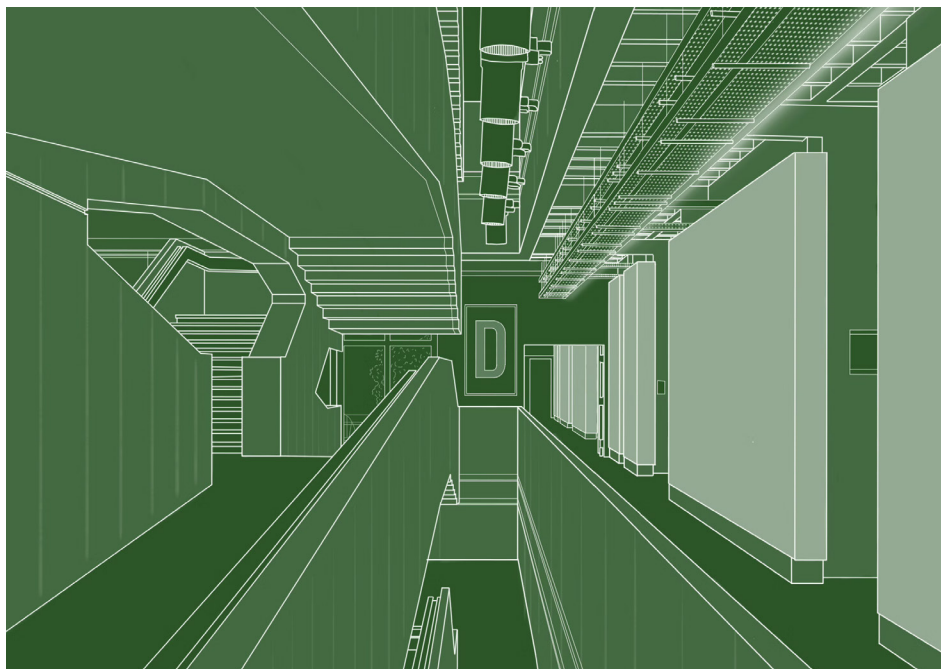
Saluée en 2004 par le prix de l’Équerre d’argent, la réussite du projet tient aussi à un dialogue exemplaire entre maîtresses d’œuvre et maîtrise d’ouvrage. Michel Sala, directeur général du CND, suit de près chaque étape. « Il adorait le bâtiment », se souviennent les architectes. Car le chantier, qui s’est étendu sur plus d’une décennie, relève autant de la passion que de la patience. Après la première phase livrée en 2004, Robain et Guieysse achèvent les travaux de façade en 2011 ; en 2013, elles interviennent sur l’atrium et les deux derniers étages. Mais, comme tout œuvre vivante, le bâtiment évolue ; d’autres architectes prennent le relais. Certaines interventions heurtent Robain et Guieysse, qui acceptent pourtant la réalité d’une architecture et d’une culture qui, parfois, se recomposent sur elles-mêmes. « C’est très bien que les bâtiments bougent ; disons que les déceptions sont la part de risque du métier. »

Au sujet des rapports de pouvoir et de genre qui auraient pu jalonner leurs parcours, les deux architectes répondent d’une même voix : « Nous sommes des femmes dont le métier est architecte. » Et toutes deux préfèrent trancher : « Les problèmes de parité sont un problème de société. »

Aujourd'hui, Antoinette Robain a quitté l'agence pour goûter à une retraite méritée. Claire Guieysse poursuit, quant à elle, son activité, collaborant ponctuellement avec l'agence BMC2 Architectes d'Arnaud Bical et Yannick Gourvil, avec qui elle a récemment partagé trois projets. Toutes deux auront tracé ensemble une voie fort précieuse

de l'architecture contemporaine, faite de fidélité, d'humilité et d'attention, où la réhabilitation, plus qu'une réparation, est un acte de création. Une voie où l'on peut répéter, avec humour et assurance : « On a eu de la chance. »

Clémentine Roland



Centre national de la danse, Antoinette Robain et Claire Guieysse (2004)



Frenak + Jullien Architectes

Bâtir les cavités de l'histoire

Nées en 1959 à Lille et en 1960 à Saint-Mandé

2000 : Début de la collaboration entre Catherine Frenak et Béatrice Jullien

2007 : Fondation de l'agence Frenak + Jullien Architectes (Paris, 12^e arr.)

Livraison de la restructuration de l'aile Occident de l'hôtel des Invalides (Paris, 7^e arr.)

2013 : Restructuration du Pavillon

Vendôme en centre d'art contemporain, Clichy (92)

2014 : Scénographie de l'exposition « Architecture en uniforme », Cité de l'architecture et du patrimoine (Paris, 16^e arr.)

2020 : Restructuration et extension du musée de Picardie, Amiens (80)

2021 : Rénovation de la visite publique des égouts (Paris, 7^e arr.)

Il y a vingt-cinq ans, quand Béatrice Jullien et Catherine Frenak décident de s'associer pour parcourir ensemble les rudes chemins de la commande, l'une et l'autre sont déjà engagées dans la pratique de l'architecture. Diplômée en 1985 de l'École d'architecture Paris-Villemin, Béatrice Jullien poursuit son parcours auprès de l'Architectural Association (AA) School of Architecture de Londres puis, dix ans plus tard, à l'ENSA Paris-Belleville,



où elle rencontre, au milieu des années 1990, Catherine Frenak, diplômée de l'ENSA Paris-La Villette, qui suit le même diplôme d'études approfondies en projet architectural et urbain. Ce qui les a conduites à s'allier ? « Des envies de davantage », répondent-elles.

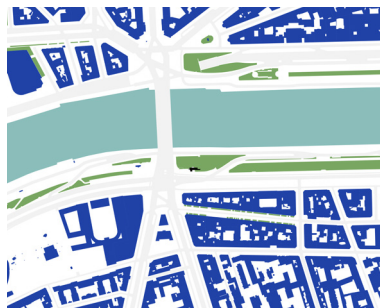
« Lors du concours, les candidates et candidats devaient proposer une scénographie dans la cour intérieure, un geste fort. Or une fois sur place, nous sommes dit : "Quel geste ? Pourquoi y déposer une énième installation ?" »

Mais plus encore : une langue commune, celle de l'enquête, de l'exploration. « Je travaillais à l'époque sur des thématiques liées à l'archéologie, à la géographie et à la profondeur des paysages », raconte Catherine Frenak ; tandis que Béatrice Jullien, pensionnaire à la Villa Médicis, écumait l'histoire de l'architecture et de ses représentations. « Nos parcours furent comme des sondages du monde. Tout cela s'est sédimenté dans une habitude, celle de l'exploration permanente, à rebours du temps, comme une généalogie. » Raconter le projet « à rebours », dans une démarche à la fois rétrospective et prospective, c'est sans doute là que se situe la démarche des deux architectes quand il s'agit de transformer les édifices. Et non des moindres : le parc archéologique de Solutré, en Saône-et-Loire (2006), l'aile Occident de l'hôtel des Invalides à Paris (2007) ou, plus récemment, le musée de Picardie à Amiens (2020).

En 2014, Frenak + Jullien Architectes livre la deuxième phase de l'aménagement du pavillon central du Familistère de Guise, icône de l'imaginaire architectural moderne situé dans l'Aisne (02). « Lors du concours, les candidates et candidats devaient proposer une scénographie dans la cour intérieure, un geste fort. Or une fois sur place, nous nous sommes dit : "Quel geste ? Pourquoi y déposer une énième installation ?" » Et déjà, en sous-texte, la réflexion principale se dessine : « Comment capter l'essence de cet espace, sans y imposer un objet de plus, en révélant ce qui est déjà là, en action ? » Les architectes devinent dans le Familistère les membres d'un corps vivant, palpitant sous leurs pieds. C'est que, sous la peau du sol, une surélévation pour protéger le bâti des inondations forme les poumons d'un ingénieux système de ventilation qui fait circuler l'air jusque dans les habitations. C'est là, dans l'écho de la cour centrale, cœur battant de cette « machine sociale », que Catherine Frenak et Béatrice Jullien décident de « travailler le son, l'immatériel, les flux » en faisant des sous-sols du palais une machine à sons, invisible et malléable. Par ailleurs, elles n'hésitent pas, pour mettre à nu le système de chauffage révolutionnaire conçu par Godin, à percer dans l'aile nord du bâtiment la trémie d'un ascenseur tout en transparence, écorché scénographique qui livre au regard ses entrailles, un espace « capable » de brique, bois et acier.

« Toute situation construite mérite l'attention que l'on réserve au seul domaine dit "patrimonial" », précise l'une des professions

« Toute situation construite mérite l'attention que l'on réserve au seul domaine dit "patrimonial" », précise l'une des professions de foi de l'agence.



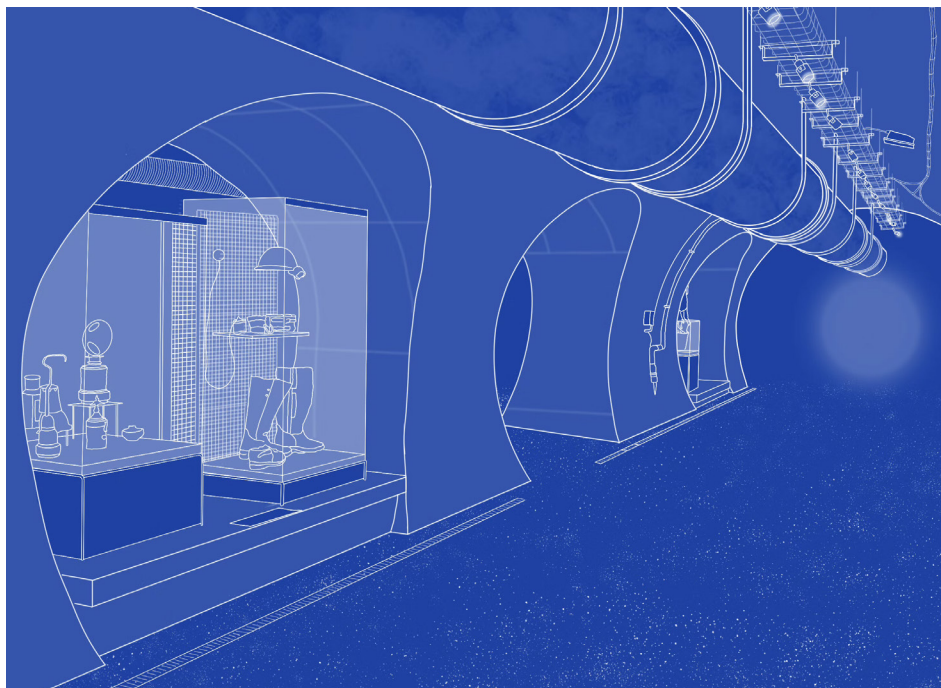
Esplanade Habib-Bourguiba, Paris 7^e

de foi de l'agence. En 2021, les architectes joignent le geste à la parole en ressuscitant le parcours de la visite publique des égouts de Paris, bordant la rive gauche de la Seine. Sous les tambours battants des ambitions d'assainissement du fleuve, en vue des Jeux olympiques d'été de 2024, le concours requiert une redéfinition des parcours. « Nous avons joué là un vrai rôle de programmiste, rapportent les architectes. L'expérience du lieu était indissociable de la spatialisation du récit. » Lier contenant et contenu, une gageure pour l'agence qui s'escrime avec la maîtrise d'ouvrage, dépourvue de conseil scientifique pour aiguiller la muséographie à venir. « Nous avons obtenu la mission architecturale, puis convaincu la maîtrise d'ouvrage de poursuivre une mission particulière pour les contenus. » Pour cela, elles convoquent les compétences de Sabine Barles, professeure d'urbanisme et spécialiste de la gestion des eaux et de ses sous-produits, pour « montrer ce que ce système révèle des choix sociétaux ». L'opération commence par la construction d'un pavillon donnant sur le quai d'Orsay, périscope d'acier corten et inox poli qui « raconte le monde du dessous au monde du dessus ». À l'intérieur, dans les failles des contraintes du bâtiment s'insère l'adresse des architectes : l'escalier existant est prolongé, transformé en une énigmatique descente souterraine ;

le vocabulaire des murs de soutènement en béton, assumé en façade, « patrimoine » hérité de l'identité même du site. À ces efforts de pédagogie portés à bout de bras s'ajoute, selon Béatrice Jullien, leur « capacité à traverser les échelles », constitutive de leur pratique. Par ailleurs, si dans cette même pratique qui est la leur, la question politique des femmes dans l'architecture ne se pose pas, elles définissent sans peine le chantier comme un « moment de reconquête ». « On fait comprendre notre présence. » S'emparer d'un territoire, comme on s'empare de missions. « Oui, le métier se féminise, sans doute aussi parce qu'il se paupérise. » Et les architectes de proposer leur conclusion, lucide, à l'égard de la profession : « Plus de femmes, plus de moyens. »

Anastasia de Villepin

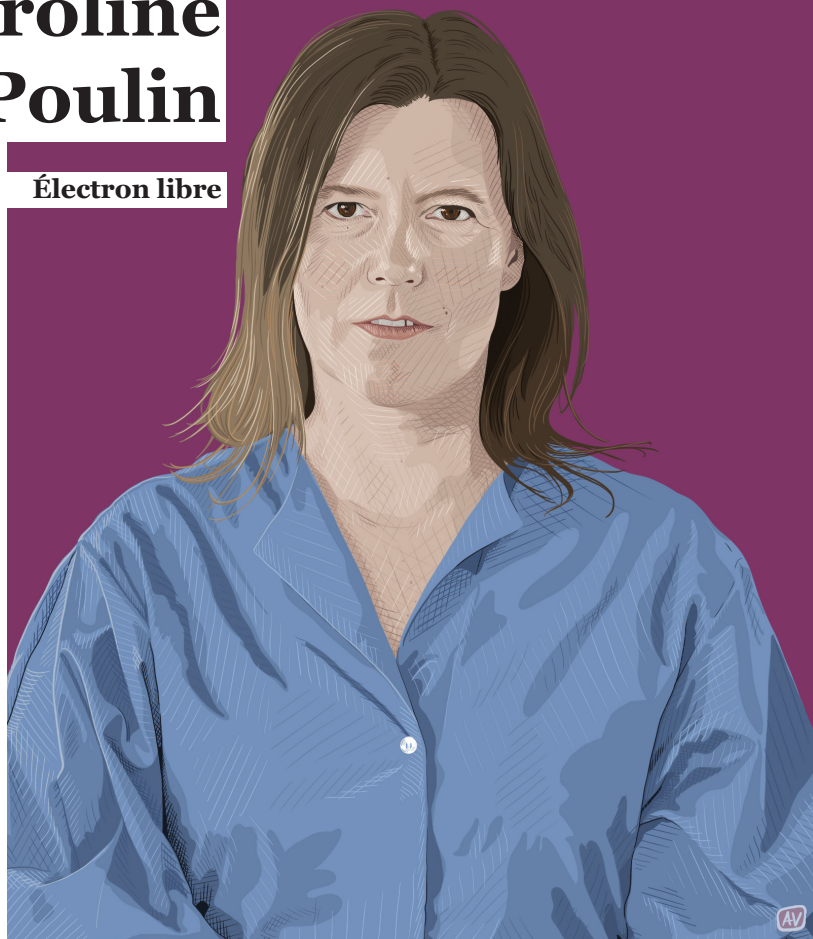
L'opération commence par la construction d'un pavillon donnant sur le quai d'Orsay, périscope d'acier corten et inox poli qui « raconte le monde du dessous au monde du dessus ». À l'intérieur, dans les failles des contraintes du bâtiment s'insère l'adresse des architectes : l'escalier existant est prolongé, transformé en une énigmatique descente souterraine ; le vocabulaire des murs de soutènement en béton, assumé en façade, « patrimoine » hérité de l'identité même du site.



Rénovation de la visite publique des égouts, Frenak + Jullien Architectes (2021)

Caroline Poulin

Électron libre



Née en 1966 à Epernay

1992 : Diplômée en architecture de l'UPg

1996 : Fondation de l'AUC

2002 : Début du travail mené aux Courtilières à Pantin

2008 : Lauréate de la consultation internationale du Grand Paris, "Grand Paris Stimulé"

2021 : L'AUC obtient le Grand Prix de l'urbanisme

2023 : L'AUC est récompensé par le Prix Albert Abercrombie de l'UIA

2025 : Livraison de la Nouvelle Tour des Poissonniers (Paris, 18^e arr.)

Caroline Poulin a grandi à Epernay. « Une fille de province ayant toujours voulu venir à Paris », dit-elle. Enfant, quand on l'interroge sur sa motivation à découvrir la capitale, elle répond spontanément : « Pour voir ce qu'il se passe ! » Une formule restée célèbre dans la famille. Elle a habité une petite ville, mais aussi un lotissement, une ferme, autant de vécus qui ont éveillé très tôt son appétence pour la diversité des territoires.

Elle choisit l'architecture, direction Paris-La Seine (UP9), en plein 6^e arrondissement : « Un cadre incroyable. Tout était nouveau, à tous les niveaux. » Elle y rencontre Djamel Klouche, mais y noue aussi des amitiés fortes. Elle se forge une solide culture architecturale, au gré d'une programmation foisonnante de conférences qu'elle suit avec assiduité. Durant ses études, elle travaille chez différents architectes, au rythme des charrettes puis, plus longuement, chez Paul Chemetov. En 1992, son diplôme porte sur la transformation du château Perrier, un bâtiment du 19^e siècle à Épernay. Elle imagine un programme hybride mêlant médiathèque, musée et publics, convaincue des vertus de cette mixité d'usages. L'année 1992 marque également une période de crise pour l'architecture, sur fond de récession économique. Elle poursuit ses études, sans plan de carrière déterminé. « On avance en marchant, c'est d'ailleurs ma façon de mener les projets : aller plus loin, toujours découvrir et apprendre chaque jour. » Avidue de connaissances, elle obtient un DEA « Territoires urbains » à l'EHESS. Son sujet porte sur une critique du greenwashing avant l'heure, ciblant la politique alors en vogue du pré-verdissement des friches industrielles dans le cadre de leur transformation.

Par leur pratique, ils appréhendent la ville comme une « matière vivante », à stimuler, à activer, à régénérer, en cherchant systématiquement à valoriser le potentiel de transformation de chaque lieu, sa mémoire, avec délicatesse, en prenant soin de ce qui est déjà là.

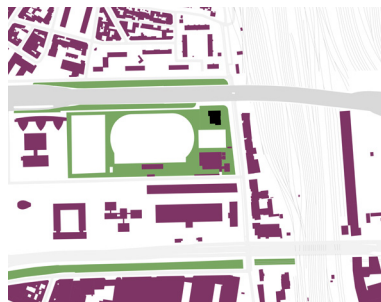
La volonté d'en découdre l'amène rapidement sur la voie de l'autonomie. En 1996, Caroline Poulin cofonde l'AUC avec Djamel Klouche et François Decoster. Alessandro Gess les rejoindra en 2020. AUC comme *ad urbe condita* (« depuis la fondation de la ville »), sous-entendu celle de Rome : « Une datation qui renvoie d'emblée à la temporalité de la ville et donc à sa transformation. » Un nom qui incarne la substantifique moelle de l'AUC dont la ville et ses évolutions font figure d'obsession. Ils ont en commun un attrait pour l'urbanisme, alors que peu de jeunes diplômés s'y intéressaient, la production d'objets d'architecture faisant alors figure de Graal. La naissance de l'AUC est impulsée par plusieurs recherches dont une expérience fondatrice à Hanoï. Entre urbanisme planifié et spontané, le dynamisme et l'énergie de la capitale vietnamienne les happent, les plongeant dans d'autres réalités urbaines que les leurs. Ainsi, dès le départ, l'AUC s'inscrit à rebours de sa génération en portant son regard sur les phénomènes de métropolisation, en s'intéressant à la ville asiatique, aux mutations urbaines, aux friches industrielles, aux grands ensembles si décriés. Ils défrichent ainsi de nouveaux territoires d'investigation jusqu'alors peu regardés. Par leur pratique, ils appréhendent la ville comme une « matière vivante », à stimuler, à activer, à régénérer, en cherchant systématiquement à valoriser le potentiel de transformation de chaque lieu, sa mémoire, avec délicatesse, en prenant soin de ce qui est déjà là. Caroline Poulin a ainsi mené de nombreux projets d'urbanisme et de transformations profondes, se gardant bien

de tout solutionnisme : aux Courtilières à Pantin où elle travaille dès 2002 durant deux décennies à la requalification du quartier et de ses espaces publics ; dans celui de la Part-Dieu à Lyon où l'AUC insufflé les concepts de « gare ouverte », de « surface d'échange », de « sol facile » pour transformer ce pôle d'échanges multimodal, l'étirer sur son territoire et le tisser avec la ville par l'espace public ; à l'usine Fives Cail Babcock de Lille, ressuscitée par une programmation évolutive. Autant de situations diverses et de questions posées où ils ont accompagné plutôt qu'imposé l'évolution, en se montrant à l'écoute.

Caroline Poulin regarde le patrimoine des Trente Glorieuses avec tendresse.

« Sa mutation ouvre un champ des possibles passionnant, sur la densité, sur la mixité, sur la notion d'espaces publics, sur les pratiques et les usages », dit-elle.

Engagée depuis les débuts de l'AUC dans la transformation des grands ensembles, Caroline Poulin regarde le patrimoine des Trente Glorieuses avec tendresse. « Sa mutation ouvre un champ des possibles passionnant, sur la densité, sur la mixité, sur la notion d'espaces publics, sur les pratiques et les usages », dit-elle. Bien avant l'heure, elle rejette les démolitions et les résidentialisations, supposées régler tous les problèmes, quel que soit le contexte. 2021 marque un tournant. L'AUC obtient le Grand Prix de l'urbanisme, une récompense



Tour des Poissonniers, 33 av. de la Porte des Poissonniers, Paris 18^e

prestigieuse qui vient célébrer la façon dont ils ont bâti leur pensée depuis trois décennies, à l'écart des dogmes, des freins réglementaires, des automatismes et des idéologies délétères. En 2023, ils reçoivent le prix Patrick Abercrombie pour l'architecture et l'urbanisme de l'International union of architects (UIA) qui salue le travail qu'ils mènent sur la réinvention de la métropole contemporaine. Pour Caroline Poulin, « la ville de demain est déjà là, elle existe », son avenir appelle à interroger son évolution plutôt que son extension. Déterminée, le parler franc et direct, Caroline Poulin est aussi architecte-conseil de l'État dans la Marne et membre de la commission du Vieux Paris. Elle a été professeure invitée au TU Wien et enseigne à l'ESTP depuis 2023. Être une femme dans un milieu masculin n'a jamais été un obstacle : « Absolument jamais », insiste-t-elle. « Je suis une combattante, c'est un métier où il faut être tenace. J'ai dû me battre comme architecte mais pas en tant que femme. Je l'ai toujours vécu comme un privilège plus qu'un poids. »

Maryse Quinton



La Nouvelle Tour des Poissonniers, l'AUC avec Fagart & Fontana et Catherine Mosbach (depuis 2019)



Nicole Concordet

Une éthique du quotidien

Née en 1967 à Chicago (États-Unis)

1991 : Diplômée de l'École Camondo en architecture d'intérieur

1996 : Co-fondation de l'atelier Construire avec Patrick Bouchain et Loïc Julienne (Paris, 3^e arr.)

2003 : Diplômée de l'ENSA Marne-la-Vallée

2008 : Fondation de l'agence Nicole Concordet - Construire, Bordeaux (33)

2011 : Livraison des espaces d'accueil du public du théâtre de Gennevilliers

2018 : Lauréate du prix des Femmes architectes de l'ARVHA, catégorie « Femme architecte »

S'entretenir avec Nicole Concordet sur son parcours donne rapidement à comprendre les multiples endroits où la discrimination genrée s'applique dans une vie de femme architecte, de l'invisibilisation récurrente de son nom dans la presse jusqu'aux insinuations, stéréotypes et délégitimations portés par des interlocuteurs. Militante « de facto » en ce qu'elle est en lutte permanente contre ces réalités, Nicole Concordet ne se

dit pas pour autant « féministe » : un peu par refus de s'engager dans de grandes idéologies, et surtout parce que toute lutte doit, selon elle, s'incarner dans les faits, dans le quotidien. Cette posture pragmatique est tout à fait analogue à celle que cette architecte de renom tient depuis trente ans dans son métier : une éthique du quotidien, une attention exigeante au concret – aux choses et aux gens, aux usages et aux déjà-là, sous toutes leurs formes – plutôt qu'à la manipulation formelle grandiloquente ou aux discours de principes verbeux.

L'architecte poursuit une même volonté d'ouverture de l'existant. Comment ouvrir le plus possible – physiquement parlant – pour « ouvrir les possibles », c'est-à-dire proposer un bâtiment capable d'accueillir les devenirs et futurs imprévus ?

Le parcours professionnel de Nicole Concordet, c'est l'histoire d'une quête d'émancipation, à l'échelle d'une vie. D'un diplôme d'architecte d'intérieur en 1991 à un diplôme d'architecte DPLG en 2003, pour pouvoir être reconnue et se sentir libre de voler de ses propres ailes. De la co-fondation de l'agence Construire aux côtés de Patrick Bouchain et Loïc Julienne en 1996, aux premières grandes réalisations (le Lieu Unique à Nantes, la Condition publique à Roubaix, etc.) jusqu'à l'installation de sa propre agence, à Bordeaux, en 2008. Aujourd'hui encore, Nicole Concordet partage avec l'agence Construire une bonne part de ses méthodes, de ses outils

et convictions, ainsi que l'intuition que les réglementations sont une clé centrale, un levier à saisir pour penser intelligemment tant la transformation des édifices que leurs usages, maintenances et devenir. À chaque occasion, elle plaide pour plus de liberté et de souplesse dans les processus et les procédures, afin de faciliter l'imprévu, le réemploi, l'ajustement incrémental des conceptions et des chantiers.

De bout en bout, le parcours de Nicole Concordet est marqué par un travail de transformation : travail de réhabilitation architecturale, mais aussi de scénographie, pour des expositions (art, architecture) et pour la scène (théâtre, danse), de projets d'aménagements intérieurs ou encore de workshops pédagogiques *in situ*. Une multitude de cadres au travers desquels l'architecte poursuit une même volonté d'ouverture de l'existant. Comment ouvrir le plus possible – physiquement parlant – pour « ouvrir les possibles », c'est-à-dire proposer un bâtiment capable d'accueillir les devenirs et futurs imprévus ? Pour cela, sa méthode implique de travailler à la fois *dans, sur et avec* les existants bâtis, matériels et humains, en se gardant bien d'imposer une quelconque vision extérieure figée aux usagers.

Anti-autoritariste, inspirée par la figure de Lina Bo Bardi, Nicole Concordet est convaincue de l'importance d'une réelle inclusion des personnes dans les processus de transformations, notamment écologiques, de l'architecture et de la société.



41 av. des Grésillons, Gennevilliers

Mais peut-être parce qu'« étiquetée » du sceau de la « participation », elle rappelle à qui veut bien l'entendre à quel point il est essentiel de se méfier du verbiage à la mode et des mots-valises, avec lesquels on peut catégoriser les gens et instrumentaliser les pratiques. Dubitative face aux discours sur la « concertation » et les « séances post-it » censées faire naître magiquement des décisions communes, elle défend l'idée que le participatif ne se décrète pas, ne se programme pas. Si elle travaille bien « avec » les usagers et les habitants, c'est donc par le biais d'autres méthodes : en construisant des dispositifs et en créant des situations de rencontre ; en cherchant à établir des environnements qui permettent à chacun et chacune d'intervenir, avec ses propres moyens, à la transformation collective des lieux. Ici, cela peut être un repas partagé et convivial, destiné à construire de l'interconnaissance et des relations de confiance entre experts et non-experts, concepteurs et habitantes, etc. Ailleurs, il peut s'agir de *permanence architecturale* et de temps de cohabitation créant des voisinages par lesquels s'ouvrent des possibilités. Ou alors il peut s'agir encore d'une discussion autour d'une table et d'une grande maquette, pour permettre à la parole de circuler plus simplement, autour du projet. Des méthodes qui cherchent à mettre

en synergie maîtrises d'œuvre, maîtrise d'ouvrage et maîtrise d'usage, dans des cadres qui n'instrumentalisent pas à l'avance les propos de chacune des parties.

En Île-de-France, Nicole Concordet a notamment travaillé à la réhabilitation du théâtre de Gennevilliers (2008-2011) – un élégant bâtiment des années 1930, déjà transformé dans les années 1980 par Claude Vasconi, qu'il s'agit alors d'ouvrir et de reconnecter à la rue –, ainsi qu'à la transformation du théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis entre 2011 et 2013. De la permanence architecturale qu'y tient Rosa Naudin, collaboratrice de l'agence, jusqu'à la transformation *in situ* de l'ancien cinéma avec les équipes et outils du théâtre lui-même, ce projet à budget très serré (2 900 000 € HT pour 3000 m²) concrétise bon nombre des méthodes, situées et situationnelles, émancipatrices, de Nicole Concordet. On ne peut qu'y voir en quoi son œuvre architecturale s'inscrit bien dans un « paradigme » de l'architecture qui n'est ni « universaliste », ni « régionaliste », mais qui représente plutôt celui de la mise en synergie, en réseau, en mouvement, en circuit (court) des choses et des personnes. Après tout, « l'existant » n'est-il pas vivant autant que bâti ?

Matthias Rollot



Théâtre de Gennevilliers, Nicole Concordet (2008)

Son œuvre architecturale s'inscrit bien dans un « paradigme » de l'architecture qui n'est ni « universaliste », ni « régionaliste », mais qui représente plutôt celui de la mise en synergie, en réseau, en mouvement, en circuit (court) des choses et des personnes. Après tout, « l'existant » n'est-il pas vivant autant que bâti ?



Claudia Devaux

La transformation en héritage

Née en 1971 en Allemagne

1998 : Diplômée de l'École

Polytechnique Fédérale de Lausanne
(EPFL)

2005 : Diplômée de l'École de
Chaillot, architecte du patrimoine

2007 : Rejoint l'agence DDA-Devaux
& Devaux architectes (Paris, 11^e arr.)

2021 : Livraison de la restauration du
site « Eileen Gray – Étoile de mer –

Le Corbusier » (06)

2024 : Nommée Professor
of Practice à l'EPFL

2024 : Lauréate, avec l'agence DDA,
du prix de l'Équerre d'argent pour
la réhabilitation du téléphérique
du Salève

2025 : Rénovation de la Maison-
Atelier Theo Van Doesburg
à Meudon (92)

Claudia Devaux rencontre le monde de l'architecture à 16 ans sur un chantier de restauration de peintures murales en Allemagne, où elle grandit, puis sur le site du château de Chillon au bord du lac Léman. Elle y passe une année entière, grattant consciencieusement le badigeon blanc que les calvinistes ont appliqué sur les murs au 16^e siècle. Une expérience au contact étroit d'un ouvrage, d'un corps de

métier, du monde du bâtiment. « Grâce à ces deux chantiers, j'ai rencontré de nombreux intervenants différents : des restaurateurs, des conducteurs de travaux, mais aussi des architectes. Après plusieurs mois de piquage d'enduit, j'ai pensé : la peinture murale touche à l'architecture, et au fond, c'est cela qui m'intéresse. »

La démarche de Claudia Devaux et celle de son agence prennent la forme d'une enquête, par un « engagement intensif » dans la récolte de documents d'archives et d'informations, afin d'inscrire la commande dans le temps long du projet et de dresser l'archéologie des transformations successives des édifices étudiés.

Claudia Devaux intègre l'EPFL en 1991, où elle suit son cursus auprès de Luigi Snozzi et de Bernard Huet. « À l'époque, personne ne nous enseigne la réhabilitation à l'école, ce n'est pas un sujet », mais Claudia Devaux manifeste déjà une curiosité pour le « déjà-là naturel et culturel ». Le professeur Pierre von Meiss lui transmet le goût de l'architecture du 20^e siècle, proposant la construction de maquettes à échelle 1:1 des villas de Mies van der Rohe. Son projet de diplôme, à contre-courant des sujets investigués à l'époque, imagine l'implantation d'un conservatoire de musique dans les ruines de l'ancien couvent de Monchique, à Porto.

Convaincue de l'importance de penser la réutilisation du bâti existant, Claudia

Devaux rejoint l'agence de Winfried Brenne, à Berlin, spécialisée dans le patrimoine du 20^e siècle. Sur le site du Bauhaus à Dessau, elle travaille à la restauration d'une maison de maître dessinée par Walter Gropius, dont les marqueurs modernistes furent intégralement arrachés sous le III^e Reich. « Nous avons passé une demi-année sur place, à relever tous les détails et à faire l'analyse complète de cette architecture malmenée. C'était formidable et très intense », se rappelle l'architecte. C'est là qu'elle rencontre son mari et futur associé, David Devaux, qu'elle décide de rejoindre en France. Auprès d'architectes en chef des monuments historiques (Christiane Schmuckle-Mollard, Gabor Mester de Parajd...), elle découvre une autre approche de la réhabilitation, puis décide de consolider son expérience en intégrant l'École de Chaillot, et de fonder l'agence DDA-Devaux & Devaux.

En 2012, l'agence DDA remporte un concours fondateur, l'aménagement d'une trentaine d'entrées de monuments historiques pour le Centre des monuments nationaux. Les architectes sillonnent la France et côtoient une grande diversité de contextes et de commandes, allant de la restructuration de l'accueil du château de Carcassonne à la construction neuve d'un pavillon d'entrée pour la Villa Cavrois. Leur travail gagne progressivement une coloration singulière autour du vaste champ de la transformation, grâce à des projets au long cours tels que la restauration de la villa E-1027 d'Eileen Gray et Jean Badovici, ou plus récemment, la création de la Cité du cinéma d'animation

dans le Haras national d'Annecy. La démarche de Claudia Devaux et celle de son agence prennent la forme d'une enquête, par un « engagement intensif » dans la récolte de documents d'archives et d'informations, afin d'inscrire la commande dans le temps long du projet et de dresser l'archéologie des transformations successives des édifices étudiés. Son parcours est marqué par un contact étroit avec le chantier et une approche concrète des techniques de mise en œuvre et des savoir-faire. Consciente des importantes inégalités entre femmes et hommes dans ce milieu – « c'est un univers qui reste très masculin, à part dans la restauration de peintures murales où j'ai croisé quelques femmes », Claudia Devaux dit avoir trouvé sa juste place : « J'ai fait du chantier très jeune, j'ai toujours été au contact des entreprises, et je me suis rarement sentie désavantagée. »

La programmation y est posée comme question fondamentale, car « tout n'est pas possible avec un existant : il faut d'abord comprendre le bâtiment avant de trouver un programme approprié ».

Dernièrement, Claudia Devaux a choisi de tirer le fil de ses réflexions dans une pratique d'enseignement à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), au sein du laboratoire Architectural Design and Heritage. Cet espace pédagogique est l'occasion pour elle de transmettre les méthodes éprouvées, sur des cas concrets – cette année, le tremplin de saut à ski livré pour les Jeux olympiques de 1968 près de Grenoble, aujourd'hui



29 rue Charles-Infroit, Meudon

abandonné. L'enseignement dispensé fait écho à son expérience de praticienne et à son engagement pour l'investigation et la compréhension des lieux et des paysages existants. La programmation y est posée comme question fondamentale, car « tout n'est pas possible avec un existant : il faut d'abord comprendre le bâtiment avant de trouver un programme approprié ». Cette même philosophie a guidé la réhabilitation du téléphérique du Salève (Haute-Savoie) menée par l'agence, qui a pris le risque de proposer une nouvelle répartition des programmes, plus cohérente avec les qualités de l'édifice de Maurice Braillard (1879-1965). La réalisation, saluée pour sa « puissance », a reçu le prix de l'Équerre d'argent 2024.

Léonor Chabason

Consciente des importantes inégalités entre femmes et hommes dans ce milieu – « c'est un univers qui reste très masculin, à part dans la restauration de peintures murales où j'ai croisé quelques femmes », Claudia Devaux dit avoir trouvé sa juste place : « J'ai fait du chantier très jeune, j'ai toujours été au contact des entreprises, et je me suis rarement sentie désavantagée. »



Rénovation de la Maison-Atelier Theo Van Doesburg à Meudon, DDA-Devaux et Devaux (2025)



Née en 1972 à Suresnes

1998 : Diplômée de l'École d'architecture de Paris Val-de-Marne (UP4)

2011 : Diplômée du DPEA « Architecture et Philosophie » de l'ENSA Paris-La Villette

2017 : Fondation de l'agence LAQ (Paris, 13^e arr. et Nantes)

2019-2023 : Quartier Montjean Est à Rungis (94)

2017 : Lauréate du dialogue compétitif pour l'île de Nantes

2022 : Lauréate du quartier République de Villejuif (94)

2024 : Lauréate du Grand Prix de l'urbanisme

« Je me pose tous les jours la question de changer de métier », aime à dire Claire Schorter, à la fois sérieuse et amusée. Mais de quel métier parle-t-elle ? Claire est architecte, diplômée en 1998 de l'École d'architecture de Paris Val-de-Marne (UP4). Si son père lui a transmis le goût de l'architecture, Claire Schorter a su développer une pratique qui s'en démarque par son approche personnelle. Une approche qui, à

l'image de celle de son père, s'ancre toujours dans un engagement total – aussi bien dans les projets et les chantiers qu'au sein de son foyer. Chez Claire Schorter, l'équilibre entre vie professionnelle et vie familiale est une tension assumée : elle en parle librement, sans détours, et en a fait une véritable force. C'est avec une émotion communicative qu'elle a appelé sa famille à la rejoindre sur scène lors de la remise du Grand Prix de l'urbanisme 2024 : « Ils nourrissent ma vie professionnelle et inversement. »

Sa pratique, en revanche, s'éloigne de l'approche artisanale de son père. Elle développe une conception élargie de l'architecture, abordée comme une façon de faire société : la notion d'usage, la réparation des grandes villes, l'engagement écologique, car, oui, Claire Schorter est urbaniste et, pour elle, « l'urbanisme est AUSSI un sport de combat ».

L'architecture ne se limite plus à l'acte de construire : elle devient une manière de prendre soin des milieux. Comme elle le résume avec justesse : « La vue d'en haut se combine avec celle depuis le sol. »

Claire Schorter est née à Suresnes au début des années 1970. Elle est une enfant de cette banlieue, de Brunoy à Soisy-sur-Seine, qui offre ses sous-bois comme terrains de jeu inépuisables. Ses premiers souvenirs d'espaces publics déplaisants sont ceux de

la ville nouvelle d'Évry lors de ses années lycée et de ses premiers questionnements : « Mais qu'ont fait ces architectes ? Pourquoi ces choix ? » À l'école d'architecture, Claire Schorter est profondément influencée par les enseignements en écologie urbaine de François Lapoix, ainsi que par l'atelier de Michel Conan. Dans ce cadre, elle analyse les œuvres d'un corpus d'architectes tels que Kahn, Frank Lloyd Wright, Alvar Aalto, Ralph Erskine, etc., toujours à travers le prisme de l'usage, de l'ancrage urbain, du rapport au vernaculaire.

Au sein de l'agence de Paul Chemetov et Borja Huidobro (C+H+), elle se confronte, pendant quatre ans, aux grands projets de rénovation urbaine. La capacité de Paul Chemetov à oser, bousculer, « pousser des coups de gueule » l'interpelle tout comme son accessibilité et son souci des histoires humaines.

Ses onze années passées au sein de l'agence Reichen et Robert & Associés lui donnent l'occasion de piloter de grands projets d'aménagement. L'approche « ville territoire » se confronte, selon elle, aux réalités des grandes commandes au Maroc : une période qu'elle décrit comme « le début d'une mini crise existentielle, à la recherche des fondements de mon métier ». Sa collaboration avec Patrick Bouchain, au sein de l'écoquartier de l'Union, à Lille, la force à affiner sa position en conciliant un travail de « l'habité », ancré dans le « faire avec », avec l'exigence du projet urbain, pensé, dessiné, programmé.



Quartier Montjean Est, Rungis

En 2011, Claire Schorter approfondit sa réflexion avec le post-master « Architecture et Philosophie » de l'ENSA Paris-La Villette. Dès lors, l'architecture ne se limite plus à l'acte de construire : elle devient une manière de prendre soin des milieux. Comme elle le résume avec justesse : « La vue d'en haut se combine avec celle depuis le sol. »

Cette philosophie devient une ligne directrice qui guide la création, en 2018, de l'agence LAQ – acronyme de l'amour des quartiers. Avec Myriam Toulouse, amie et associée, et sa quinzaine de salariés « aux talents complémentaires », l'agence revisite le métier d'architecte-urbaniste en s'intéressant à trois notions fondamentales.

La notion de réparation de la ville. Retrouver une cohérence, un récit, dans des territoires profondément transformés et fragmentés par la modernité, qu'il devient aujourd'hui essentiel d'adapter : à Rennes dans les « coteaux de l'Ille » comme dans le centre

d'Arcueil, cette réparation passe par une réappropriation des qualités des tissus urbains – celui des anciens faubourgs en prise avec une géographie naturelle toujours persistante.

Puis celle de la densité comme une façon heureuse de vivre la ville par le travail du parcellaire, de la mitoyenneté, des rez-de-chaussée, de la qualité architecturale, l'attention au piéton et aux usages. Aux côtés de Jacqueline Osty sur l'île de Nantes, les mitoyennetés s'élaborent en voisins et nécessitent une posture de modestie de la part des conceptrices et des concepteurs. Dans le quartier Saint-Sauveur à Lille, elle fait équipe avec les architectes scandinaves Jan Gehl et David Sim qui parlent poussettes, poubelles ou linge qui sèche.

Et, enfin, la notion du respect des sols vivants, comme ceux du quartier République à Villejuif, où le travail sur la densité a permis de préserver des terres horticoles. Une approche qu'elle prolonge en équipe, avec Atelier Georges, sur le projet de Doulon-Gohards, à Nantes, où, face à une forte tension entre la métropole et les associations, ils invitent à interroger la qualité des sols et les métabolismes en jeu, pour repenser en profondeur la manière dont la ville se construit, en lien étroit avec les transformations du monde agricole.

Ce qui est remarquable chez Claire Schorter, c'est son usage de mots simples, qui parlent à toutes et à tous, quand elle évoque sa pratique d'architecte-urbaniste.

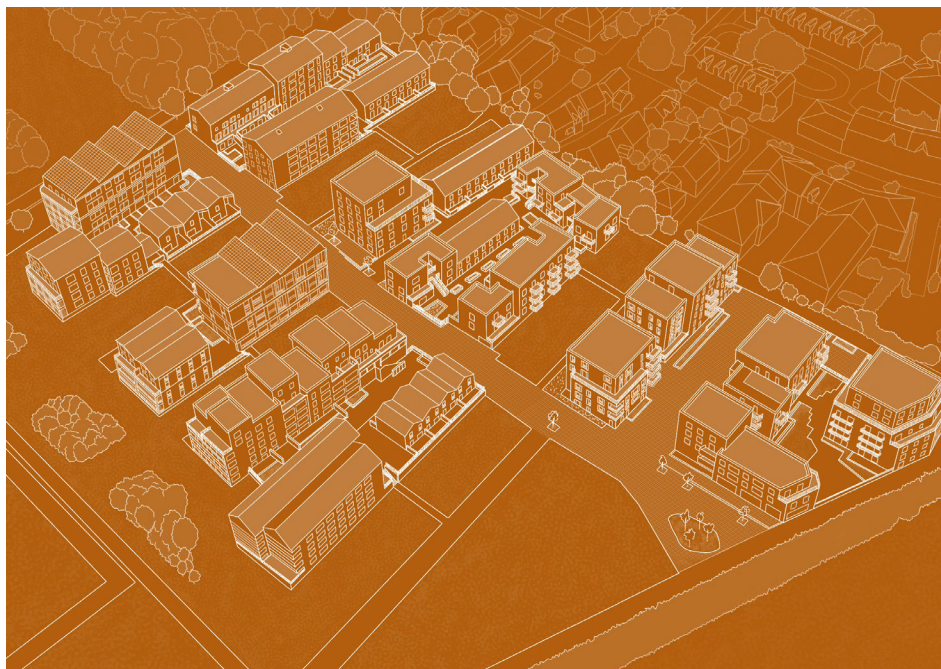
Ce qui est remarquable chez Claire Schorter, c'est son usage de mots simples, qui parlent à toutes et à tous, quand elle évoque sa pratique d'architecte-urbaniste. Lors d'une

conférence à l'ENSA Nantes, elle évoque l'objectif énoncé par David Sim, auquel doit répondre le projet urbain qui s'élabore : offrir la possibilité de « dormir la fenêtre ouverte par une chaude nuit d'été ». Cette formule fut pour elle un « coming out pour les choses

simples » et concentre, avec force et usage, le propos de la puissance transformatrice de l'urbanisme.

Mathieu Delorme et Thibault Barbier

Lors d'une conférence à l'ENSA Nantes, elle évoque l'objectif énoncé par David Sim, auquel doit répondre le projet urbain qui s'élabore : offrir la possibilité de « dormir la fenêtre ouverte par une chaude nuit d'été ».



Quartier Montjean Est, LAQ (2023)



Maël de Quelen

L'art de faire durer les choses bâties

Née en 1973 à Paris

1998 : Diplômée de l'École d'architecture Paris-La Seine (UPg)

2005 : Diplômée de l'École de Chaillot

2010 : Architecte des bâtiments du Sénat, au sein de la Direction de l'architecture, du patrimoine et des jardins (DAPJ)

2015 : Fondation de l'agence Maël de Quelen – Architecte du patrimoine

(Paris, 2^e arr.)

2017 : Nommée architecte en chef des monuments historiques (ACMH) par concours

2024 : Membre de la Commission nationale des monuments historiques (CNPA), section travaux

2025 : Restauration de la salle des Conférences du palais du Luxembourg (Paris, 6^e arr.)

Le concours pour devenir architecte en chef des monuments historiques est réputé des plus difficiles. Peu d'élus et encore moins d'élues sont amenés à veiller, un jour, au chevet des monuments d'État. Dans ce petit cercle qui compte près de cinquante architectes, les femmes sont au nombre de cinq : Maël de Quelen est l'une d'entre elles. Il peut paraître étrange de commencer un portrait par un palmarès,

mais quelquefois les chiffres parlent d'eux-mêmes. Ce corps d'architectes spécialisé a amorcé un renouvellement générationnel, néanmoins la proportion donne un aperçu de l'exceptionnalité de cette trajectoire. D'autant que l'intéressée ne s'attarde pas vraiment sur cette rareté. Au moment de retracer son parcours, elle préfère évoquer un « métier pas très commun » et la passion pour les édifices anciens qui l'anime depuis l'enfance.

« Le plus difficile n'a pas été le concours, mais les dix-sept ou dix-huit ans qui ont précédé, précise l'architecte. À chaque nouvelle opération, il fallait refaire ses preuves en tant que femme. »

Née en 1973 à Paris, Maël de Quelen rattache l'origine de son attrait pour le patrimoine à la Bretagne intérieure, dont, enfant, elle visitait en famille les petites églises, les ponts et les châteaux. À 10 ans, ces vieux bâtiments la « transportent », la « transforment », dit-elle. « Ce qui me touchait, c'était la beauté des monuments anciens, leur fragilité, le fait qu'ils puissent disparaître, s'effondrer assez rapidement parfois. » À l'adolescence, la jeune femme cherche à comprendre qui avait la main sur le destin de ces vieilles pierres dans l'éventail des métiers existants. L'architecture apparaît comme une possibilité. Maël de Quelen s'inscrit à l'École d'architecture Paris-La Seine en 1991. Mais, dans les années 1990, le patrimoine n'occupait pas dans l'enseignement la place qui est la sienne de nos jours. Au cours de sa

formation, l'étudiante s'ouvre aux questions de création, aux complexités urbaines, les thèmes d'alors, qu'elle ne vit pas tant comme des dérivés de sa passion première que comme des enrichissements de sa compréhension de l'espace.

Pour filer la métaphore, son parcours ressemble à un mur patiemment monté, façonné pierre après pierre, à l'appareil très lisible. Passion précoce, école d'architecture, spécialisation à Chaillot précèdent des passages chez différents architectes des monuments historiques, auprès desquels elle agrège les connaissances : la restauration, les enjeux urbains, la réhabilitation, l'ornement, les jardins historiques. En 2010, Maël de Quelen devient architecte des bâtiments du Sénat, une expérience au cours de laquelle elle se met du côté de la maîtrise d'ouvrage, dernière étape avant de fonder sa propre agence en 2015 et d'être nommée en 2017 architecte en chef des monuments historiques après concours. Le décrochage de ce rare sésame valide ainsi une expérience très solide. Aujourd'hui, son agence développe deux activités : la principale, tournée vers la restauration d'édifices anciens, d'État ou privés, leur conservation ou leur mise en valeur ; l'autre, vers leur adaptation à des usages contemporains.

Depuis longtemps, les femmes sont plus nombreuses que les hommes à l'École de Chaillot. Beaucoup endossent les rôles d'inspectrices générales ou de conservatrices du patrimoine, elles sont aussi nombreuses à tenter leur chance pour devenir, comme

elle, « ACMH ». « Le plus difficile n'a pas été le concours, mais les dix-sept ou dix-huit ans qui ont précédé, précise l'architecte. À chaque nouvelle opération, il fallait refaire ses preuves en tant que femme. Trouver sa place sur des chantiers de monuments n'a pas été simple, face aux entreprises en particulier. » Depuis 2017, la question ne se pose heureusement plus. Son agence d'une douzaine de personnes est plutôt féminine, mais l'architecte souhaiterait un équilibre.

Maël de Quelen a travaillé sur le palais de Luxembourg, elle a la charge de l'Élysée, de Chambord et de somptueux hôtels particuliers, mais pour décrire sa démarche, elle s'arrête sur des lieux moins prestigieux et sur des interventions plus discrètes.

Maël de Quelen a travaillé sur le palais du Luxembourg, elle a la charge de l'Élysée, de Chambord et de somptueux hôtels particuliers, mais pour décrire sa démarche, elle s'arrête sur des lieux moins prestigieux et sur des interventions plus discrètes. De l'abbatiale de Braine, dans l'Aisne, elle retient la réinterprétation de huit chimères, rongées par le gel et peu documentées, dont elle raconte le travail de recreation inspiré de bestiaires d'époque, partagé avec les sculpteurs, les tailleurs de pierre et les conservateurs. Du domaine de Chaumont-sur-Loire, elle relate la multiplicité des sujets historiques à traiter sur un même territoire, accueillant un château, un parc, un festival



Rue Jacques-Offenbach, Rosny-sous-Bois

de jardin, une ferme modèle et, non loin, un habitat troglodyte. Deux ans d'études ici pour un programme de restauration ajusté aux problématiques de chaque entité, échelonné sur dix ans. D'un château du 17^e siècle en Essonne, enfin, elle évoque l'accompagnement des propriétaires dans la programmation de travaux à mener sur vingt ans, suivant les urgences et les possibilités.

Derrière cette manière d'agir se devine une appréhension du bâtiment ancien qui épouse les grands mouvements de la création architecturale contemporaine. Même classée, l'architecture semble pensée sans grandiloquence. Elle apparaît comme une pratique constructive et un art contextuel, sédimentaire, pris dans un cycle continu de création et d'adaptation. Dans cette lecture prévaut, presque avant le résultat, le talent à faire naître un processus encourageant les contributions des actrices et acteurs impliqués. Le chantier tient lieu de scène privilégiée, où chacun, chacune, architecte ou restaurateur de statuaire, gestionnaire ou charpentière, s'allie pour contrecarrer, même un peu, l'usure du temps.

Béatrice Durand

Derrière cette manière d'agir se devine une appréhension du bâtiment ancien qui épouse les grands mouvements de la création architecturale contemporaine. Même classée, l'architecture semble pensée sans grandiloquence. Elle apparaît comme une pratique constructive et un art contextuel, sédimentaire, pris dans un cycle continu de création et d'adaptation.



Restauration de la salle des Conférences du palais du Luxembourg, Maël de Quelen (2025)



Hélène Reinhard

L'urbanisme ordinaire

Née en 1982 à Carpentras

2005 : Séjour au Brésil

2006 : Diplômée de l'ENSA Paris-La Villette

2008 : Fondation de l'agence Flux architecture

2018 : Démarrage du projet de gestion de l'attente au Chêne-

Pointu, à Clichy-sous-Bois (93), livré en 2023

2019 : L'agence Flux architecture devient SOL Architecture

2023 : Livraison de la réhabilitation du groupe scolaire Jean Macé, à Trappes (78)

2023 : Installation à Barcelone

Née en 1982 dans le Vaucluse, Hélène Reinhard commence ses études d'architecture à l'ENSA Lyon en 1999, mais n'y reste que deux ans, préférant rejoindre l'ENSA Paris-La Villette, dans le 19^e arrondissement de Paris. De cette époque, elle garde en mémoire les chemins de traverse : « Les cours de vidéo, l'Erasmus à Lisbonne et l'atelier de Marc Bourdier et Christian Binetruy où l'on menait un diagnostic contradictoire au Plan

local d'urbanisme (PLU) de Montreuil. »
L'étudiante, « peu scolaire », s'épanouit sur le terrain.

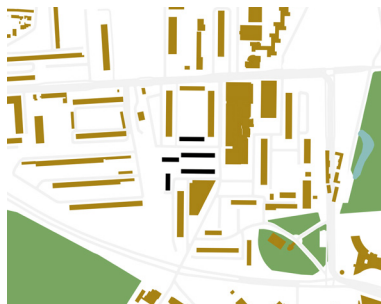
***L'étudiante en architecture se forge dès
lors deux convictions : la réhabilitation
est toujours une meilleure option que
la destruction et si cette bataille-là
échoue, elle s'attèlera à offrir aux
lieux condamnés la dignité que
méritent leurs habitants.***

En 2003, elle n'est pas encore diplômée quand elle rejoint l'Office Public d'Habitations à Loyer Modéré (OPHLM) d'Aubervilliers en tant que chargée de mission de l'Agence nationale pour la rénovation urbaine (ANRU). À son arrivée, on lui confie deux documents : le mode d'emploi d'une opération ANRU, « comprenant 50 % de démolitions et 50 % de résidentialisations » et, dans un contraste saisissant, l'étude *PLUS* menée par Lacaton & Vassal avec Frédéric Druot. Cette enquête-plaidoyer en faveur de la transformation change à jamais son regard sur les grands ensembles. L'étudiante en architecture se forge dès lors deux convictions : la réhabilitation est toujours une meilleure option que la destruction et si cette bataille-là échoue, elle s'attèlera à offrir aux lieux condamnés la dignité que méritent leurs habitants.

Un an plus tard, Hélène Reinhard est installée à Rio de Janeiro, en stage au sein d'une ONG spécialisée dans l'accompagnement de projets d'auto-construction, la Fundação

Bento Rubião, créée par l'architecte Ricardo Gouvêa Correa, avec l'aide de Sandra Kokudai. Pendant un an, la Française travaille au sein de favelas, où elle participe à la construction de lotissements sur un modèle similaire à celui que l'architecte chilien Alejandro Aravena rendra populaire des années plus tard sous le nom de « demi-maisons » (« *half of a good house* »). De retour dans l'Hexagone, elle s'installe à la Maladrerie, cet ensemble de logements sociaux construit dans les années 1980 par Renée Gailhoustet à Aubervilliers. En 2008, elle y fonde sa première agence, Flux architecture, tout en conduisant un master en coopération internationale à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL) à la Sorbonne-Nouvelle. Grâce à une bourse du CNAM pour l'innovation dans la construction, elle repart, cette fois-ci en Argentine et en Colombie, se former à la construction en terre comprimée.

Dix ans et deux enfants plus tard, Hélène Reinhard est installée à Pantin. En 2018, elle fonde la sarl SOL Architecture et remporte un appel d'offres pour la réhabilitation thermique d'un ensemble dégradé à Villiers-le-Bel (95). Spécialisée dans la réhabilitation de copropriétés dégradées en marge des centres-villes, SOL fait partie de ces agences qui substituent à la fulgurance du génie démiurge la créativité collective. « Nous refusons les charrettes et organisons des séances de travail communes, en musique. Notre écriture architecturale vient directement de là, de ce faire-ensemble. Cela nous a donné la force d'affronter des défis colossaux. » Hélène Reinhard fait référence



Le Chêne-Pointu, Clichy-sous-Bois

au travail conduit par SOL à Clichy-sous-Bois (93). Dès 2018, l'agence est missionnée pour « gérer l'attente » au Chêne-Pointu, l'une des plus importantes copropriétés dégradées de France : huit barres de dix étages et 1 200 logements au total, dont l'ANRU prévoit la démolition complète. SOL fait la démonstration, avec un projet pro-bono, que la réhabilitation est plus vertueuse. La proposition est refusée. L'agence commence alors par conduire des entretiens auprès des habitants afin d'établir un diagnostic technique au plus près des besoins. « Nous avons accordé la priorité aux canalisations, constamment bouchées, et à la sécurité électrique, dans un grave état. » Hélène Reinhard et ses collaboratrices comprennent très vite que cette démolition prévue sur dix ans en durerait au moins vingt. « Cela signifiait que des gens vieilliraient ou passeraient leur enfance dans un endroit en déliquescence. » Outre la mise en sécurité, elles parviennent à acter la réhabilitation des halls d'entrée et des parties communes, sans oublier les abords paysagers. « Au Chêne-Pointu, 70 % des femmes sont au foyer, sans travail rémunérateur, pour un revenu moyen/foyer/an de 8 000 euros. » SOL propose d'activer les espaces inoccupés des rez-de-chaussée par des ateliers ; sans succès. Hélène Reinhard reste convaincue : « L'urbanisme féministe est celui des rez-de-

chaussée de la ville, qui sont essentiels à la vie en communauté et pourtant négligés car perçus comme des lieux de contrôle. » Par « urbanisme féministe », elle entend « un urbanisme ordinaire », autrement dit une façon de faire ville via le soin « en faisant place aux femmes dans la conception de l'espace ». À cet égard, « tout est à faire », dit-elle : « La place des femmes architectes dans la profession est inexistante en France, en partie parce que l'enseignement de l'architecture est pétri de préceptes patriarcaux. »

En 2021, alors présidente de l'association des architectes-conseils de l'État (ACE) (elle le sera de 2021 à 2022), Hélène Reinhard découvre la force d'impact de la démocratie participative à Barcelone. Elle choisit de s'y installer, en famille, en 2023. Depuis, elle vit entre le 19^e arrondissement de Paris et Barcelone, où elle a rejoint le mouvement citoyen *Barcelona en Comú* en tant que coordinatrice de la commission internationale. L'architecte a aussi remonté son équipe, suite à des retards de paiement qui ont failli faire couler la structure. Devenant bientôt « un think et do tank », SOL Architecture & Urbanisme accueille désormais un pôle R&D dédié... à l'urbanisme féministe.

Emmanuelle Borne

Bibliographie :

- Frédéric Druot, Anne Lacaton, Jean-Philippe Vassal, PLUS, *Les grands ensembles de logements, Territoire d'exception* (éditions Gustavo Gili (GG), Barcelone, 2007).

Par « urbanisme féministe », elle entend « un urbanisme ordinaire », autrement dit une façon de faire ville via le soin « en faisant place aux femmes dans la conception de l'espace ». À cet égard, « tout est à faire », dit-elle : « La place des femmes architectes dans la profession est inexistante en France, en partie parce que l'enseignement de l'architecture est pétri de préceptes patriarcaux. »



Réhabilitation des halls, parties communes et espaces paysagers du Chêne-Pointu, SOL Architecture (2023)



Lucie Niney

**Jouer avec les traces
et le non-standard**

Née en 1982 à Paris

2008 : Co-fondation de l'agence NeM avec Thibault Marca (Paris, 20^e arr.)

2014 : Agence lauréate du prix des Albums des jeunes architectes et paysagistes (AJAP)

2016 : Co-commissariat, avec Obras et le collectif AJAP14 du Pavillon français, Biennale d'architecture de Venise

2017 : Réhabilitation du siège de WWF France, Le Pré-Saint-Gervais (93)

2021 : Reconversion de la Bourse du commerce – Pinault Collection (Paris, 1^{er} arr.) avec Tadao Ando et Pierre-Antoine Gatier

Lauréate du prix de l'Équerre d'argent, catégorie Culture, jeunesse et sport

2024 : Transformation de la Vila 31 en résidence d'artiste pour Art explorà, Tirana, (Albanie)

Tirer parti de ce qui est là, c'est créer à partir d'une contrainte, établir un socle de réflexions qui donnera sens et fera émerger le projet. C'est aller à la recherche d'une accroche qui lui donnera un supplément d'âme, l'individualisera. Pour Lucie Niney, composer avec l'existant semble presque naturel tant sa démarche s'inscrit dans une volonté de « débusquer le génie des lieux », en le faisant advenir à travers son épaisseur

temporelle et matérielle. Diplômée de l'ENSA Paris-La Villette, elle s'est confrontée très tôt à la réhabilitation à travers ses premières expériences professionnelles, notamment chez Sylvie de La Dure. C'est aux côtés de Thibault Marca, rencontré pendant ses études, qu'elle a cofondé l'agence NeM en 2008, puis a été désignée lauréate des Albums des jeunes architectes et paysagistes en 2014. Son parcours, elle ne saurait l'appréhender sans pointer le rôle joué par son binôme. Si elle salue la ténacité de ses consœurs issues des générations précédentes, elle dit n'avoir jamais souffert d'être une femme et, en tant qu'architecte, elle refuse d'avoir à se définir par rapport à ce seul statut. « En dix ans, la situation a radicalement changé. Sur un chantier, tout dépend du climat de confiance qui s'instaure et les gens, dès qu'ils sentent qu'on soit la maîtrise, ne s'arrêtent pas au fait qu'on soit une femme ou un homme », résume-t-elle.

Le duo jouit d'une renommée certaine, liée entre autres à ses nombreuses réalisations à teneur culturelle. En particulier, la collection Pinault à la Bourse du commerce de Paris, réalisée en collaboration avec le Japonais Tadao Ando qui y a logé un saisissant cylindre

de béton (2021). D'une grande complexité technique, ce projet de transformation hors norme a été pour NeM l'occasion de clarifier une approche déjà sous-jacente. « Ce bâtiment-outil est autant une réflexion sur la structure que sur l'esthétique ou sur la façon dont est fabriqué ce patrimoine », souligne Lucie Niney. À cette occasion, les échanges avec l'architecte en chef des monuments historiques Pierre-Antoine Gatier l'ont enrichie et confortée dans l'idée d'établir un dialogue franc entre l'ancien et le nouveau.

Aussi modestes soient-elles, les premières commandes, des petites réhabilitations de logements sociaux, des extensions de maisons, sans oublier des aménagements de boutiques, ont contribué à nourrir et à orienter la pratique de l'agence, qui se définit davantage par une capacité à composer avec ce qui reste, à jouer avec les traces que par la volonté d'afficher le systématisme d'une écriture personnelle. « Le fait de transformer un bâtiment fabrique en soi la base d'une écriture architecturale, d'une esthétique, d'une ouverture de champs des possibles », décrit Lucie Niney.

S'appuyer sur un existant, c'est en explorer la mémoire, partir sans a priori à la recherche d'éléments à réinterpréter. Avec le principe que si l'on prend la peine de chercher, il y a toujours quelque chose de bien à extraire et à valoriser. Et ce, d'autant plus quand il est question de bâti ordinaire. En témoigne l'ensemble de plus de 300 logements sociaux, d'anciennes Habitations à bon marché situées dans le 11^e arrondissement

Pour Lucie Niney, composer avec l'existant semble presque naturel tant sa démarche s'inscrit dans une volonté de « débusquer le génie des lieux », en le faisant advenir à travers son épaisseur temporelle et matérielle.



35-37 rue Baudin, Le Pré-Saint-Gervais

de Paris que l'agence rénove en site occupé depuis près de dix ans, notamment pour en améliorer les performances thermiques. Une opération où le confort de l'habitant et le respect du bâti demeurent les priorités, mais qui tient du jeu d'équilibriste, son inscription dans la longue durée et la connaissance du bâti forcément partielle au début, réservant son lot de surprises. « Cela demande une agilité de travail avec le maître d'ouvrage et de s'adapter en permanence aux aléas. Qu'ils soient structurels, budgétaires ou encore générés par l'évolution du contexte », souligne l'architecte avec engagement.

Faire muter un patrimoine en le respectant et en y intégrant d'autres usages est une gageure pour laquelle le duo a développé une véritable appétence. La reconversion la plus radicale est peut-être la plus récente, celle de l'ancienne villa du dictateur Enver Hoxha à Tirana (Albanie) en résidence d'artistes et lieu culturel. À l'intérieur, l'ajout d'une strate neutre avec la présence d'un mobilier blanc minimaliste est un moyen d'opérer une mise à distance émotionnelle avec le passé. Sans en effacer la portée symbolique, elle active la nouvelle appropriation.

« S'emparer du volume capable, rarement adéquat avec les programmations actuelles, permet de déployer des espaces relativement

non standards », souligne Lucie Niney. Les grandes hauteurs sous plafond, la présence de niches, de matériaux préexistants constituent autant d'atouts pour améliorer la qualité d'habiter, impossibles dorénavant à proposer dans le neuf.

La transformation d'un bâtiment industriel en bureaux, devenu le siège social de WWF France au Pré-Saint-Gervais, est à ce titre exemplaire, au-delà de sa dimension bioclimatique, du réemploi ou encore de sa clarté organisationnelle verticale. La seconde vie donnée à l'édifice en a fait un catalyseur à l'échelle du quartier, un démonstrateur écologique et patrimonial créateur de liens. La réhabilitation est au cœur des réflexions sur l'avenir des villes et dans ce sens, chez NeM, elle est aussi sociale, sans dogmatisme et sans hiérarchie entre le petit et le grand patrimoine. Quelle que soit la nature des projets, il importe d'abord de développer l'attention nécessaire pour que la ville – ce bien commun – puisse se reconstruire sur elle-même.

Alice Bialestowski

La transformation d'un bâtiment industriel en bureaux, devenu le siège social de WWF France au Pré-Saint-Gervais, est à ce titre exemplaire, au-delà de sa dimension bioclimatique, du réemploi ou encore de sa clarté organisationnelle verticale. La seconde vie donnée à l'édifice en a fait un catalyseur à l'échelle du quartier, un démonstrateur écologique et patrimonial créateur de liens.



Réhabilitation du siège de WWF France, NeM (2017)



Des Clics et des Calques

Le collectif en partage

Nées en 1983 à Suresnes et en 1982 à Amiens

2000 : Rencontre de Camille Besuelle et Nathalie Couineau à l'ENSA Paris-Belleville

2012 : Co-fondation de l'agence Des Clics et des Calques, à Pantin (93)

2012 : Agence lauréate du prix des Albums des jeunes architectes et paysagistes (AJAP)

2013 : Agence lauréate de la mention spéciale du prix des Femmes architectes de l'ARVHA, catégorie « Jeune femme architecte de l'année »

2017 : L'agence remporte l'appel à projets « Inventons la métropole du Grand Paris »

2025 : Installation à la Grande Coco (Paris, 20^e arr.)

Camille Besuelle et Nathalie Couineau se rencontrent en 2000, lors de leur première année d'études à l'ENSA Paris-Belleville. À l'époque, l'école formait les dernières générations d'architectes DPLG et avait pignon sur la rue Rebeval, non loin du site de la Grande Coco, où se trouve, vingt-cinq ans plus tard, l'agence de quatre employés que les deux complices co-dirigent.

En sortant de l'école, Camille Besuelle et Nathalie Couineau travaillent d'abord chez d'autres agences (Atelier Nord-Sud, Atelier 234, Plan01 ou encore Brunet-Saunier). Après un premier concours d'idées gagné ensemble au Mexique et quelques projets privés, c'est en 2012 qu'elles fondent Des Clics et des Calques avec une troisième associée, Mathilde Jauvin, partie depuis vers d'autres horizons. L'acte fondateur du collectif est Melrose Sheds, un projet de restructuration d'un entrepôt en habitat collectif et local professionnel à Pantin, dans un quartier industriel en pleine mutation. Faute d'accès à la maîtrise d'œuvre publique, les architectes créent cette première commande en autopromotion. C'est là que Nathalie Couineau et Camille Besuelle installeront leur agence, lauréate des Albums des jeunes architectes et paysagistes (AJAP) en 2012, puis de la mention spéciale du prix des Femmes architectes de l'ARVHA, catégorie « Jeune femme architecte de l'année » en 2013.

Au 29 rue du Soleil dans le 20^e arrondissement de Paris, sur le plus petit des 54 sites de l'appel, Des Clics et des Calques proposent alors d'installer un projet à la fois « festif et associatif » qu'elles nommeront la Grande Coco, en référence à la co-élaboration, la co-construction, la co-opération... autant de mots témoignant de l'importance du « collectif » dans le projet.

Très vite, elles s'associent à l'agence du père de Camille, située en Normandie, afin d'avoir un « garant » et pouvoir répondre à des appels d'offres en association. Puis, peu à peu, l'agence accède à la commande publique en région parisienne ainsi qu'à l'étranger. En 2015, elles gagnent le concours pour l'école maternelle du Lycée français de Madrid, un concours restreint mais anonyme sur lequel elles battent de grands noms tel l'architecte espagnol Rafael Moneo.

L'agence s'entoure également de partenaires privilégiés avec qui les architectes partagent leur goût pour l'éco-construction, l'auto-construction, l'expérimentation et des bons repas au 12 rue Florian à Pantin : le bureau d'études Switch, les programmistes A et cetera, les paysagistes Laure Cloarec, Christophe Père et Guillaume Quimper ainsi que l'association Pépins production. C'est avec tous ces amis qu'en 2017, l'agence est lauréate de l'appel à projets « Inventons la métropole du Grand Paris ». Au 29 rue du Soleil dans le 20^e arrondissement de Paris, sur le plus petit des 54 sites de l'appel, Des Clics et des Calques proposent alors d'installer un projet à la fois « festif et associatif » qu'elles nommeront la Grande Coco, en référence à la co-élaboration, la co-construction, la co-opération... autant de mots témoignant de l'importance du « collectif » dans le projet.

La particularité de la proposition imaginée par l'équipe est d'envisager non pas un achat du terrain comme le supposait l'appel à projets, mais un bail de 45 ans (le bâtiment retournant dans le domaine public à l'issue

du bail). L'équipe prend donc toutes les casquettes : financeur, maître d'ouvrage, maître d'œuvre et utilisateurs.

La Grande Coco est un tiers-lieu qui rassemble, dans une ancienne usine de production de fleurs artificielles, différentes déclinaisons du collectif : des espaces de travail, une cantine associative, un pôle de formation autour des métiers de la ville, un ensemble de quatre logements-résidences pour des chercheurs ; une grande terrasse ; une serre d'agriculture urbaine ; une pépinière ; des espaces pour les Restos du cœur et un studio de pratique musicale. En d'autres termes, la Grande Coco est un lieu où peut s'inventer une nouvelle façon de créer la ville, plus ouverte et inclusive.

La Grande Coco est un tiers-lieu qui rassemble, dans une ancienne usine de production de fleurs artificielles, différentes déclinaisons du collectif.

C'est aussi un projet environnemental ambitieux composé d'une réhabilitation d'environ 800 m² et d'une extension de 400 m². Camille Besuelle et Nathalie Couineau ont pu expérimenter avec les pratiques de réemplois et s'adapter au gré des différents gisements répertoriés en cours de route. En plus des matériaux récupérés sur place – par exemple les chevrons de toiture transformés en habillage acoustique pour le studio de musique –, le projet intègre différents éléments – des sanitaires, des



29 Rue du Soleil, Paris 20^e

Comme les deux architectes étaient leur propre maître d'ouvrage, elles ont pu se plier aux aléas et aux temps de la recherche de matériaux de réemploi. « On a du mal à faire cela en marché public. Ces procédures sont rigides et cela prend beaucoup plus de temps. »

Si le nom de leur agence a plusieurs origines, c'est d'abord et avant tout l'aspect « bonne clique » qui semble caractériser l'ambiance de l'agence. Rassembleuses, les deux complices font graviter autour d'elles tout un groupe de gens qui s'associent au projet expérimental qu'est la Grande Coco. Entre les chantiers participatifs, la cantine ou la grande terrasse partagée, elles n'envisagent pas de travailler autrement qu'en collectif.

Léa-Catherine Szacka



La Grande Coco, Des Clics et des Calques (2023)

Rassembleuses, les deux complices font graviter autour d'elles tout un groupe de gens qui s'associent au projet expérimental qu'est la Grande Coco. Entre les chantiers participatifs, la cantine ou la grande terrasse partagée, elles n'envisagent pas de travailler autrement qu'en collectif.



Monica Marchese

**La juste mesure entre
préservation et transformation**

Née en 1983 à Erice, Sicile (Italie)

2009 : Diplômée en architecture

– Spécialisée en restauration et
conservation du patrimoine (Palerme)

2014 : Doctorat en histoire et
conservation de l'architecture (Naples)

2017 : Architecte chargée d'expertise
patrimoniale au Département
d'histoire de l'architecture et
d'archéologie de Paris (DHAAP)

2024 : Diplômée du DSA

« Architecture et Patrimoine »
de l'ENSA Paris-Belleville

2024 : Cheffe de projet en maîtrise
d'ouvrage au Département des
Edifices Culturels et Historiques
(DECH) de la Ville de Paris

2021-2027 (prévision) : Travaux de
restauration de l'église de la Sainte-
Trinité (Paris, 9^e arr.)

Travailler sur l'existant a toujours été une évidence pour Monica Marchese. Dès sa licence d'architecture à Palerme, elle opte pour une section spécialisée « Restauration de l'architecture » et obtient son diplôme en 2009. Née en Sicile, près de Trapani, Monica Marchese vient d'une région à forte identité patrimoniale. Elle en fera le terrain d'étude de son doctorat, consacré aux dynamiques d'importation du mouvement Art nouveau

dans l'architecture de sa ville. À l'écouter parler de spatialité, de matériaux et de stratigraphie du bâti existant, on comprend son engouement pour la matière. « J'aime la connaissance des lieux », confie-t-elle au détour de la conversation, « le fait de rentrer dans un endroit, d'en découvrir les pierres, les charpentes, les caves... La stéréotomie par exemple, ça me passionne ! »

Toutefois, ce n'est pas en tant que maîtresse d'œuvre que Monica Marchese exerce son activité, elle dit même ne pas se sentir complètement légitime pour parler de transformation de l'existant. Elle préfère explorer différentes perspectives : « Ce qui est le plus intéressant dans notre profession, c'est de pouvoir l'exercer de plusieurs manières différentes. »

Pour chaque projet, elle étudie l'impact de l'intervention sur l'existant, essayant toujours de « trouver la juste mesure entre l'importance de la préservation – face à une valeur patrimoniale reconnue – et les nécessités de transformation ».

À son arrivée à Paris en 2017, elle postule dans différentes agences d'architecture spécialisées en patrimoine. Étonnée de ne voir figurer que deux femmes dans la liste des architectes en chef des monuments historiques (ACMH), elle décide de les contacter en priorité. L'entretien avec l'ACMH Maël de Quelen reste dans ses souvenirs comme un moment de grande entente entre professionnelles sur la même

longueur d'onde. Mais elle choisit finalement de se tourner vers la fonction publique en acceptant un poste au Département d'histoire de l'architecture et d'archéologie de la Ville de Paris (DHAAP) en tant qu'architecte spécialisée en patrimoine. Monica Marchese ne cherche pas à s'orienter vers une carrière dans la maîtrise d'œuvre, mais plutôt à explorer toutes les facettes de son métier.

Pendant sept ans, elle va donc étudier et décortiquer des projets de réhabilitation, extension, surélévation et rénovation avec son regard d'experte. Pour chaque projet, elle étudie l'impact de l'intervention sur l'existant, essayant toujours de « trouver la juste mesure entre l'importance de la préservation – face à une valeur patrimoniale reconnue – et les nécessités de transformation ». Elle profite de cette période pour suivre un DSA « Architecture et Patrimoine » à l'ENSA Paris-Belleville, diplôme qui lui permet de faire reconnaître en France son expertise. Ce cursus lui offre aussi l'occasion d'approfondir sa connaissance du bâti français, qu'elle développe parallèlement dans le cadre de son travail à la Ville de Paris. Au DHAAP, elle est notamment chargée de rédiger des fiches pour justifier de la valeur patrimoniale d'un bâtiment et émettre des avis sur les projets proposés. « Tout est question de mesure et de qualité de la transformation. » Les cas les plus sensibles sont présentés à la Commission du Vieux Paris, pour laquelle le service du DHAAP prépare des dossiers argumentés, fondés sur des recherches historiques et patrimoniales approfondies.

Diplômée de deux masters, d'un doctorat et d'un DSA, Monica Marchese est toujours avide d'apprendre de nouvelles choses. En témoignent ses études et ses choix de carrière. Aujourd'hui, elle s'est lancée dans une nouvelle aventure professionnelle au Département des édifices culturels et historiques de la Ville de Paris (DECH), en qualité de cheffe de projet en maîtrise d'ouvrage. Pour elle, changer de poste, découvrir un nouvel environnement et « tout réapprendre » est une réelle source de motivation. « J'ai besoin de me remettre en jeu régulièrement », confirme-t-elle. Femme de terrain, elle s'épanouit dans ce poste où elle est en charge du suivi de chantier de plusieurs églises dans Paris, et assume un rôle pivot entre maîtrise d'œuvre, usagères, usagers et entreprises. Elle assure notamment le suivi du chantier de l'église de la Sainte-Trinité, dans le 9^e arrondissement, un projet d'envergure qui s'étale sur six ans de 2021 à 2027, divisés en trois tranches de travaux. Si c'est ce projet que Monica Marchese a souhaité illustrer, elle met un point d'honneur à rappeler que ce n'est pas « son projet », mais bien celui de celles et ceux qui l'ont lancé avant elle, ou qui travaillent à ses côtés aujourd'hui. Une


 Place d'Estienne d'Orves, Paris 9^e

nouvelle fois chez elle, c'est le collectif qui l'emporte sur l'individuel.

Quant à la question de sa posture en tant que femme architecte, elle confie que « sur le chantier, c'est différent, c'est un milieu généralement moins féminin, où il faut trouver sa place. ». Exception faite du chantier de la Trinité : « Il y a une présence remarquable de femmes : cheffes de projet en maîtrise d'ouvrage, conductrices de travaux, sculptrices, restauratrices, pierreuses... C'est un chantier emblématique sur cette question, et on ne manque pas de le mettre en valeur ! » On devine d'ailleurs qu'elle sait trouver sa place sur le chantier, grâce à son énergie communicative et à sa manière de tisser du lien avec chacune et chacun.

Lou Vincent de Lestrade

Femme de terrain, elle s'épanouit dans ce poste où elle est en charge du suivi de chantier de plusieurs églises dans Paris, et assume un rôle pivot entre maîtrise d'œuvre, usagères, usagers et entreprises.

« Il y a une présence remarquable de femmes : cheffes de projet en maîtrise d'ouvrage, conductrices de travaux, sculptrices, restauratrices, pierreuses... C'est un chantier emblématique sur cette question, et on ne manque pas de le mettre en valeur ! »



Travaux de restauration de l'église de la Sainte-Trinité, DECH de la Ville de Paris (livraison prévue en 2027)



Ana Vida

Transformer sans écraser

Née à 1984 à Grenade (Espagne)

2005-2006 : Programme Erasmus
à l'ENSA Paris-Belleville

2011 : Diplômé d'architecture
de l'Escuela Técnica Superior de
Arquitectura de Grenade (Espagne)

2016 : Création de son agence VIDA
Architecture à Paris

Depuis 2020 : Mise en place et
coordination du programme d'action

Pour de nouvelles ruralités (PNR)

2021 : Diplômée du DSA
« Architecture et Patrimoine »
à l'ENSA Paris-Belleville

Depuis 2022 : Maîtresse de
conférence associée TPCA à l'ENSA
Nancy

2023 : Figure au palmarès AMC des
« 20 Femmes architectes femmes
à suivre »

Il suffit parfois d'un simple pas de côté pour redessiner tout un parcours. Pour Ana Vida, ce détour prit la forme d'un échange Erasmus. Le séjour parisien de cette étudiante venue de l'École technique supérieure d'architecture de Grenade ne devait être qu'une parenthèse ; pourtant, entre 2005 et 2006, les classes qu'elle suivit à l'ENSA Paris-Belleville bousculèrent ses repères. « J'ai adoré l'école espagnole,

qui est très technique... Mais à Belleville, en découvrant la théorie de l'architecture, j'ai appris à penser au "pourquoi" – et à me poser les bonnes questions. » Plus critique, plus conceptuel, cet enseignement parisien transforme la parenthèse en points de suspension. Après un bref retour en Espagne pour obtenir son diplôme, Ana Vida regagne Paris et intègre l'agence Colboc Franzen & Associés (désormais COSA) en 2012, puis rejoint la même année les rangs de XTU Architects. En parallèle, elle maintient un lien avec l'Andalousie à travers des projets menés à distance pour des proches. C'est au milieu de cette effervescence que germe l'idée de fonder sa propre agence ; elle franchira le pas en 2016. « C'était de la folie. Quand tu t'installes dans ton pays, tu as un réseau, des savoirs locaux, de potentiels associés. Ici, tout ça, je ne l'ai absolument pas eu. »

Au gré de ses missions, [Ana Vida] se découvre un vif attrait pour les infinies possibilités de revalorisation du patrimoine bâti du 20^e siècle.

Concours, missions partielles, collaborations ponctuelles : VIDA Architecture compose d'abord avec peu. Au gré de ses missions, sa fondatrice se découvre un vif attrait pour les infinies possibilités de revalorisation du patrimoine bâti du 20^e siècle. Alors, à nouveau, Ana Vida pousse les portes de l'ENSA Paris-Belleville en 2019 pour y suivre le DSA « Architecture et Patrimoine ». Sa mesure et sa persévérance porteront leurs fruits : à l'issue du DSA, en 2021, Ana Vida

peut embaucher sa première salariée. Quatre ans plus tard, elles sont désormais trois architectes à temps plein. À la barre, Ana Vida assure autant la conception que le développement. « Je pense qu'il a été beaucoup plus difficile pour les femmes des générations précédentes de trouver leur place dans ce milieu très masculin. Moi, le vrai moment où j'ai compris la difficulté d'être une femme architecte – et à la tête d'une agence – a été celui de la maternité. Une semaine avant d'accoucher, j'étais encore sur un échafaudage... », se souvient Ana Vida, qui met pour autant un point d'honneur à ne pas imposer à ses employées des cadences intenable. « Je veux que chacune de mes collaboratrices soit contente de venir travailler, qu'elles trouvent leur équilibre. »

Un projet l'a récemment enthousiasmée : en 2025, l'agence a achevé la transformation d'un ancien magasin de pianos (devenu club d'arts martiaux) pour en faire le siège de la Fédération des Parcs naturels régionaux de France. Dans le 10^e arrondissement parisien, l'immeuble, élevé sur trois niveaux au 19^e siècle pour le facteur de pianos Henri Herz, conserve une façade richement ornée et un rez-de-chaussée aux volumes spectaculaires. C'est précisément ce dernier ainsi que le sous-sol redécouvert en cours de chantier que l'agence a investis pour aménager les 360 m² du nouveau programme. Sous les strates accumulées au fil des décennies – faux plafonds, miroirs muraux, carrelages –, les architectes ont mis au jour moulures et planchers d'origine, révélant la mémoire


 27 Rue des Petits-Hôtels, Paris 10^e

enfouie du lieu. Les sols, restaurés ou remplacés, privilégient les matériaux naturels et français. La sensibilité de l'agence se révèle dans des gestes simples : la conception de tables de réunion en bois sur mesure, ou encore, à l'entrée, l'incrustation d'un fragment de parquet ancien dans le sol neuf, créant un discret « paillason » dont la géométrie contrastée fait dialoguer présent et passé.

Car si l'agence est petite, son engagement se lit à travers un refus du superflu, dans les micro-décisions comme dans les marges de négociation. Cette subtilité se traduit dans sa façon de prendre à bras le corps certains projets que d'aucuns pourraient juger indignes. « Il faut réussir à faire de l'architecture, même quand il ne s'agit "que" d'une réhabilitation thermique de logements sociaux. » Celle qui pressentait, dès l'obtention de son diplôme, en 2011, que « la réhab' serait le futur de l'architecture », préfère de fait se tenir à distance des postures moralistes et fuit les croisades contre certains matériaux ou procédés : « Être architecte, c'est faire des choix ; et faire des choix, c'est politique. Oui, nous tâchons de concevoir des bâtiments vertueux. Mais l'enjeu est surtout de répondre intelligemment au contexte et aux besoins des usagers et usagères – bref, de faire preuve de bon sens. »

Ajuster, faire avec, rester cohérente : c'est une intelligence du réel qui guide la pratique d'Ana Vida, et qu'elle cherche à transmettre à ses étudiantes et étudiants de l'ENSA Nancy, où elle enseigne depuis 2022. Il s'agit de transformer sans écraser, d'ajuster sans effacer. Ce soin traverse tout : la relation à l'équipe, aux habitantes et habitants, au territoire. « Ce n'est pas une revendication : c'est juste normal ! », pose-t-elle. Elle prolonge depuis plusieurs années cette écoute dans les territoires ruraux, ceux de l'arrière-pays, des canicules ou des hivers rudes, qui résonnent avec les paysages de son enfance andalouse et qu'elle a cru retrouver en visionnant *Manon des sources*. Une résidence de recherche-action dans les Vosges du Nord est ainsi devenue le point de départ d'un dispositif désormais actif dans six parcs naturels régionaux. Entre concertation, conseil et activation culturelle, ces formats hybrides lui permettent d'observer d'autres façons de faire, souvent plus ancrées, parfois plus radicales. Quoi qu'il en soit, Ana Vida ne cherche pas à s'imposer. Pour elle, la lutte sera tranquille : sa voie se trace en creux, et elle s'y est engagée sereinement.

Clémentine Roland

« Être architecte, c'est faire des choix ; et faire des choix, c'est politique. Oui, nous tâchons de concevoir des bâtiments vertueux. Mais l'enjeu est surtout de répondre intelligemment au contexte et aux besoins des usagers et usagères – bref, de faire preuve de bon sens. »



Réhabilitation d'un ancien magasins de pianos pour le siège social de la FPNRF, VIDA Architecture (2025)



Charlotte Belval

Faire place



Née en 1989 à Toulouse

2011 : Diplômée de l'ENSA Paris-Est

2017 : Co-fondation de l'agence
Belval & Parquet Architectes (Paris,
18^e arr.)

2019 : Agence lauréate de l'appel
à projets innovant FAIRE avec la
recherche *Immeubles à partager*

2022 : Transformation d'un parking à

Passy (Paris, 16^e arr.)

2023 : Agence lauréate du prix
des Nouveaux albums des jeunes
architectes et paysagistes (AJAP)

2025 : Agence lauréate du
prix Architectures parisiennes
exemplaires (APEX) pour le projet
de La Maison des médias libres
à Paris (18^e arr.)

Transformer, assembler, partager : voici ce que fait Charlotte Belval. Des verbes d'action, car pour cette architecte, « ce qui compte, c'est de faire ». Elle tire cette conviction d'un modèle parental, celui d'un couple d'agriculteurs pour qui l'engagement réside dans une production biologique à un moment où celle-ci est encore marginale et plutôt dévaluée ; à un moment où il y a peu d'intérêt à dire ce que l'on fait.

Pour apprendre à agir, elle choisit, avec son futur associé Pierre Parquet, de quitter l'école d'architecture de Lyon afin de recevoir à l'ENSA Paris-Est l'enseignement de Jacques Lucan. C'est là qu'elle construit son rapport conceptuel à l'architecture : elle apprend à justifier invariablement chacune de ses actions architecturales, mais aussi à considérer le projet comme la synthèse de l'ensemble des contingences qui l'entourent. Elle tisse avec ses enseignantes et enseignants un lien intellectuel qui se mue en lien professionnel puisqu'elle intègre l'agence de Jacques Lucan et d'Odile Seyler à la sortie de ses études. Là, elle rejoint une équipe qui ne compte alors qu'un salarié et dont les deux associés, à cette période, se consacrent essentiellement à leur production intellectuelle.

Transformer, assembler, partager : voici ce que fait Charlotte Belval. Des verbes d'action, car pour cette architecte, « ce qui compte, c'est de faire ».

Elle voit dans cette configuration d'agence l'occasion de faire sa place et de déplier ses compétences. Elle s'outille techniquement en menant des projets du concours jusqu'à leur livraison. Puis en 2017, la décision est prise de cofonder sa propre agence avec Pierre Parquet. Entre deux projets pour des particuliers, les architectes développent une réflexion sur ce qui forme leur environnement, en l'occurrence, ces grandes résidences parisiennes construites

dans les années 1970, au sein desquelles la population vieillit et le bâti reste inchangé. Ils en rencontrent les résidentes et résidents, mettent la main sur d'anciennes plaquettes commerciales et fouillent avec acharnement les archives pour répondre finalement en 2019, à l'appel à projets FAIRE du Pavillon de l'Arsenal. En découle la recherche *Immeubles à partager*, qui propose la remise en projet de ces grandes propriétés. Ce travail débouche sur une commande de maîtrise d'œuvre d'un autre type et d'une autre envergure : un accord-cadre de regroupement de chambres de bonne dans des Habitations à bon marché des années 1930. Une façon de faire la ville sur la ville patiemment, qui les confronte également à la grande précarité.

Dans les années 2000, au moment où Charlotte Belval se forme, la transformation du cadre bâti s'enseigne peu dans les écoles d'architecture. Elle en acquiert donc les outils empiriquement. La rencontre avec l'existant naît de conditions assez banales d'accès à la commande auxquelles peut faire face une jeune agence : le bouche-à-oreille qui conduit à intervenir sur l'aménagement d'un appartement ou une extension de maison. Mais derrière la modestie propre à ces premières commandes se construit déjà une posture. L'attention se concentre sur les détails, sur la précision de réponse aux besoins d'usage tout comme au budget, afin de « trouver de l'architecture partout ».

Face à l'incertitude de ce que l'existant laisse à découvrir au fur et à mesure du chantier, Charlotte Belval et Pierre Parquet

Bien que l'accès à la commande publique soit aujourd'hui acquis, pour Charlotte Belval il faut continuer à faire sa place, non seulement en tant que femme, mais aussi en tant que jeune praticienne.

arment leurs projets d'une idée forte, capable d'absorber ces aléas qui engendrent des modifications d'usage et faire fléchir le cap solidement ancré. En découlent des espaces dénormalisés et enrichis, qui portent en eux leurs propres justifications. Et à nouveau réapparaît le projet comme synthèse des contingences. Ainsi quelle que soit la qualité esthétique des panneaux minéraux composites que réemploie le projet de transformation d'un ancien institut de formation à Corbeille-Essonne, ces panneaux existent, ils comptent, et le soin de leur réassemblage leur donne une nouvelle existence. Plutôt que de se sentir accablée par ces formes imposées et par cette incertitude latente, Charlotte Belval fait finalement le choix d'en tirer une puissance créatrice, pour repenser les espaces et agir. Toujours agir.

Bien que l'accès à la commande publique soit aujourd'hui acquis, pour Charlotte Belval il faut continuer à faire sa place, non seulement en tant que femme, mais aussi en tant que jeune praticienne. Il faut créer des occasions pour faire entendre la voix des nouvelles actrices et nouveaux acteurs de l'architecture. Ce sera BelPar : un espace et un temps de discussions publiques organisées au sein de l'agence pour accueillir des



19 rue de Passy, Paris 16°

paroles autres autour de sujets d'actualité. Aujourd'hui, Charlotte Belval démultiplie les canaux de partage en enseignant la transformation auprès des étudiants et étudiantes de l'ENSA Paris-La Villette.

Julie André-Garguilo



Transformation d'un parking à Passy, Belval & Parquet Architectes (2022)

Face à l'incertitude de ce que l'existant laisse à découvrir au fur et à mesure du chantier, Charlotte Belval et Pierre Parquet arment leurs projets d'une idée forte, capable d'absorber ces aléas qui engendrent des modifications d'usage et faire fléchir le cap solidement ancré.

Glossaire

Les écoles d'architecture

UP : unité pédagogique, ancienne appellation des ENSA : École nationale supérieure d'architecture.

• En Île-de-France

ENSA Paris-Belleville : École nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville
 ENSA Paris-Est : École nationale supérieure d'architecture de la ville & des territoires Paris-Est, anciennement École nationale d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée
 ENSA Paris-Malaquais : École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais
 ENSA Paris-La Villette : École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette
 ENSA Paris-Val de Seine : École nationale supérieure d'architecture de Paris-Val de Seine
 ENSA Versailles : École nationale supérieure d'architecture de Versailles
 ESA Paris : École spéciale d'architecture

• En régions

ENSAP Bordeaux : École nationale d'architecture et de paysage de Bordeaux
 ENSA Bretagne : École nationale supérieure d'architecture de Bretagne
 ENSA Lyon : École nationale supérieure d'architecture de Lyon
 ENSA Nantes : École nationale supérieure d'architecture de Nantes
 ENSA Normandie : École nationale supérieure d'architecture de Normandie
 ENSA Strasbourg : École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg
 ENSA Grenoble : École nationale supérieure d'architecture de Grenoble

• À l'étranger

AA : Architectural Association School of Architecture de Londres
 EPFL : École polytechnique fédérale de Lausanne

Autres établissements cités :

EAAF : Écoles d'art américaines de Fontainebleau
 École Boulle : École supérieure des arts appliqués et lycée des métiers d'art, de l'architecture intérieure et du design
 EHESS : École des hautes études en sciences sociales
 ENS : École normale supérieure
 ENSAIS aujourd'hui INSA Strasbourg : Institut National des sciences appliquées
 ENSBA : École nationale supérieure des beaux-arts de Paris
 ESTP : Grande école d'ingénieurs de la construction
 IHEAL : Institut des hautes études de l'Amérique latine

Enseignement cité :

TPCAU : enseignement au sein des ENSA de la Théorie et pratique de la conception architecturale et urbaine

Catégorie d'architectes cités :

ABF : Architecte des bâtiments de France

ACE : Architectes conseils de l'État

ACMH : Architectes en Chef des Monuments Historiques

Organisations professionnelles en France et à l'étranger cités :

UIA : International union of architects

UNSFA : Union des Architectes

Services de l'état et des collectivités cités :

ANRU : Agence nationale du renouvellement urbain

CNPA : Commission nationale des monuments historiques

DAPJ : Direction de l'architecture, du patrimoine et des jardins

DECH : Département des édifices culturels et historiques de la Ville de Paris

DHAAP : Département d'histoire de l'architecture et d'archéologie de Paris

PNR : Parc naturel régional

SDA : Services départementaux de l'architecture

SDAP : Services départementaux de l'architecture et du patrimoine

UDAP : unités départementales de l'architecture et du patrimoine

Organismes liés au logement social cités :

HBM : Habitations à bon marché

OPHLM : Office Public d'Habitations à Loyer Modéré

RIVP : Régie immobilière de la ville de Paris

USH : Union sociale pour l'habitat

Cadre réglementaire en urbanisme cité :

PLU : Plan local d'urbanisme

Prix cités :

AJAP : Album des jeunes architectes et paysagistes

ARVHA : Association pour la recherche sur la ville et l'habitat, qui organise le prix des Femmes architectes

Autrices et auteurs de l'ouvrage

Julie André-Garguilo

Autrice du portrait de Charlotte Belval

Julie André-Garguilo est architecte, maîtresse de conférences associée et docteure en architecture. En 2023, elle fonde l'atelier Lieue qui concentre son activité sur le territoire rural corrézien. Elle enseigne le projet d'architecture à l'ENSA Clermont-Ferrand. Ses recherches abordent l'architecture par le prisme de la sociohistoire : sa thèse a éclairé la fabrique de l'architecte extraordinaire à l'Architectural Association School de Londres et elle s'intéresse désormais aux écoles des ruralités, à leur émergence et à leur structuration.

Thibault Barbier

Co-auteur du portrait de Claire Schorter

Thibault Barbier est ingénieur-paysagiste (École nationale supérieure de la nature et du paysage de Blois) et urbaniste (DSA architecte-urbaniste de l'ENSA Paris-Est). Co-fondateur de l'Atelier Georges – urbanisme, paysage et architecture, lauréat du palmarès des Jeunes urbanistes 2014, il est maître de conférences à l'ENSA Paris-Est, école d'architecture de la ville & des territoires – Université Gustave-Eiffel.

Alice Bialestowski

Autrice du portrait de Lucie Niney

Historienne de l'art de formation, Alice Bialestowski a travaillé dans la presse et l'édition avant d'intégrer la rédaction de la revue d'architecture *AMC* en 2006. Elle y occupe aujourd'hui le poste de rédactrice en chef adjointe. Elle traite de l'actualité architecturale française et internationale au prisme de la conception et des enjeux qui sous-tendent les changements impactant le monde actuel de la construction sur tous les territoires, urbains, périurbains ou ruraux. Elle a, entre autres, développé une appétence pour les questions patrimoniales.

Camille Bidaud

Autrice du portrait de Chantal Lavillaureix

Camille Bidaud est maîtresse de conférences en histoire et culture architecturale à l'ENSA de Paris Val de Seine et chercheuse à l'EVCAU. Diplômée d'architecture, elle a obtenu un doctorat en architecture sur la doctrine française des Monuments historiques, puis a travaillé sur les reconstructions en France. Elle s'est spécialisée depuis sur l'intervention dans l'existant et sa pédagogie, et travaille en parallèle autour de l'architecte Juliette Billard.

Emmanuelle Borne

Autrice du portrait d'Hélène Reinhard

Emmanuelle Borne est journaliste, autrice et curatrice. Après avoir dirigé la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui* de 2015 à 2024, elle s'intéresse tout particulièrement à celles et ceux qui, via des désaxements disciplinaires, géographiques et éthiques, pensent et font la ville autrement, hors des sentiers battus (et malmenés) par l'industrie de la construction.

Léonor Chabason

Autrice du portrait de Claudia Devaux

Léonor Chabason est architecte et urbaniste, diplômée de l'ENSA Versailles et du Cycle d'urbanisme de Sciences Po. Elle mène une pratique pluridisciplinaire qui cherche à créer des passerelles entre architecture, territoire et recherche. Elle prépare une thèse de doctorat en architecture au laboratoire AAU à l'ENSA Nantes sur la « crise » et son incidence sur la discipline architecturale. Elle enseigne le projet en école, à l'ENSA Paris-Est et à l'ENSA Nantes.

Mathieu Delorme

Co-auteur du portrait de Claire Schorter

Mathieu Delorme est ingénieur-paysagiste (École nationale supérieure de la nature et du paysage de Blois) et urbaniste (ESSEC). Co-fondateur de l'Atelier Georges – urbanisme, paysage et architecture, lauréat du palmarès des Jeunes urbanistes 2014, il dirige depuis janvier 2024 l'ENSA Paris-Est, école d'architecture de la ville & des territoires Paris-Est – Université Gustave-Eiffel. Chercheur associé à l'Observatoire de la Condition Suburbaine (OCS/AUSser), il co-dirige, depuis 2023, la chaire de recherche Transition foncière.

Anastasia de Villepin

Autrice du portrait de Frenak + Jullien Architectes

Anastasia de Villepin est journaliste et co-rédactrice en chef, aux côtés de Clémentine Roland, de la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui* depuis 2018. Diplômée de l'École du Louvre et titulaire d'un master en histoire de l'architecture, elle a écrit de nombreux articles sur les questions d'inclusivité dans l'architecture et l'urbanisme et a réalisé plusieurs portraits de femmes architectes internationales (Dorte Mandrup, Mariam Issoufou Kamara, Paola Viganò).

Béatrice Durand

Autrice du portrait de Maël de Quelen

Béatrice Durand est diplômée d'architecture, journaliste et chercheuse au sein du laboratoire LET à Paris. Au sortir de ses études, elle s'intéresse à la diffusion de l'architecture auprès du grand public et au rôle des publications dans la conception et la production architecturales. Co-rédactrice en chef du magazine *EcologiK* au moment de son lancement en 2007, elle s'est depuis spécialisée sur les questions écologiques. Elle a notamment poursuivi sa réflexion sur l'arrivée de cet enjeu en France au tournant des années 2000 à travers un doctorat soutenu en 2023.

Hakima El Kaddioui

Co-autrice du portrait de Marguerite Moinault

Hakima El Kaddioui est diplômée d'architecture, docteure et enseignante en ENSA. Ses recherches portent sur l'esthétique architecturale, les imaginaires techniques et la pédagogie de l'architecture. Elle a publié l'ouvrage *Architecture située. Apprendre et concevoir avec les patrimoines* (Building Books, 2024).

Maryse Quinton

Autrice du portrait de Caroline Poulin

Diplômée d'architecture de l'ENSAB, Maryse Quinton vit et travaille à Nantes. Spécialisée dans le domaine de l'architecture, elle est journaliste, collaboratrice régulière du magazine *d'a* et travaille également avec différents magazines, français et étrangers. Elle est par ailleurs maîtresse de conférences associée en TPCA à l'ENSA Nantes et autrice de plusieurs ouvrages dont le dernier en date est *Habiter autrement* (Éditions de La Martinière, 2021).

Clémentine Roland

Autrice des portraits d'Antoinette Robain et Claire Guieysse et d'Ana Vida

Clémentine Roland est journaliste spécialisée en architecture. Depuis 2024, elle est co-rédactrice en chef, aux côtés d'Anastasia de Villepin, de la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui*. Formée d'abord aux lettres puis diplômée d'État en architecture à l'ENSA Paris-Belleville, elle a notamment dirigé la rédaction de la revue technique *exé* entre 2021 et 2023.

Autrices et auteurs de l'ouvrage

Mathias Rollot

Auteur du portrait de Nicole Concordet

Mathias Rollot est diplômé d'architecture, maître de conférences TPCAU à l'ENSAG-UGA et chercheur HDR au laboratoire Cresson. Il a récemment co-piloté l'exposition « Reclaim architecture : ce que les pensées féministes & décoloniales font à l'architecture » (<https://reclaim-architecture.com/>). Derniers ouvrages parus : *Les Territoires du vivant* (Wildproject, 2023) ; *Décoloniser l'architecture* (Le Passager Clandestin, 2024) ; *Critical Strategies for Ecological Architectures* (Springer, 2025).

Lou Vincent de Lestrade

Autrice du portrait de Monica Marchese

Diplômée d'architecture en 2020, Lou Vincent de Lestrade s'engage avec l'association MémO pour lutter contre les inégalités dans les métiers de la maîtrise d'œuvre. Elle participe à l'animation des réseaux sociaux, à l'organisation de visites architecturales et contribue à l'ouvrage *Portraits d'architectes franciliennes*. Titulaire d'un DSA « Architecture et Risques Majeurs », elle mène aussi des missions d'assistance à maîtrise d'ouvrage dans des contextes internationaux variés.

Léa Samson

Co-autrice du portrait de Marguerite Moinault

Léa Samson est diplômée d'architecture, titulaire d'un DSA « Architecture et Patrimoine ». Elle est également membre de l'association MémO, pour laquelle elle a animé à plusieurs reprises les Journées du Patrimoine.

Léa-Catherine Szacka

*Autrice des portraits de Gae Aulenti
et de l'agence Des Clics et des Calques*

Léa-Catherine Szacka est diplômée d'architecture, enseignante-chercheuse et commissaire d'exposition. Elle occupe actuellement un poste d'Associate Professor en études architecturales à l'université de Manchester, tout en étant directrice du Manchester Architecture Research Group (MARG) et vice-présidente du European Architectural History Network (EAHN). En 2025, elle a présenté l'exposition « Histoires Croisées : Gae Aulenti, Ada Louise Huxtable, Phyllis Lambert sur l'architecture et la ville » au Centre culturel canadien à Paris.

Crédits photographiques

Portraits illustrés par **Aurélié Vanhove** d'après photographies.

Bâtiments illustrés par **Léa Samson** d'après photographies.

Marguerite Moinault

Portrait d'après une photographie de la famille Moinault.

Gae Aulenti

Portrait d'après une photographie de Gorup de Besanez.

Chantal Lavillaureix

Portrait d'après une photographie (cliché anonyme).

Palais de Chaillot d'après une photographie de William Crochot.

Antoinette Robin et Claire Guieysse

Portrait d'après une photographie (cliché anonyme).

Frenak + Jullien Architectes

Portrait d'après une photographie (cliché anonyme).

Rénovation de la visite publique des égouts d'après une photographie de l'agence Frenak + Jullien Architectes.

Caroline Poulin

Portrait d'après une photographie (cliché anonyme).

Tour des Poissonniers d'après une perspective de l'agence AUC.

Nicole Concordet

Portrait d'après une photographie (cliché anonyme).

Claudia Devaux

Portrait d'après une photographie de Gaston Bergeret.

Claire Schorter

Portrait d'après une photographie de Sylvain Lefevre.

Quartier Montjean Est d'après une perspective de

l'agence LAQ.

Maël de Quelen

Portrait d'après une photographie (cliché anonyme).

Salle des Conférences du palais du Luxembourg d'après une photographie de Maël de Quelen.

Hélène Reinhardt

Portrait d'après une photographie de Clément Guillaume.

Espaces communs du Chêne-Pointu d'après une photographie de l'agence SOL Architecture.

Lucie Niney

Portrait d'après une photographie de Maxime Tetard.

Des Clics et des Calques

Portrait d'après une photographie (cliché anonyme).

Chantier de la Grande Coco d'après une photopgraphie de l'agence Des Clics et des Calques.

Monica Marchese

Portrait et Eglise de la Sainte-Trinité d'après des photographies de Monica Marchese.

Ana Vida

Portrait d'après une photographie (cliché anonyme).

Siège social de la FPNRF d'après une photographie de François Baudry.

Charlotte Belval

Portrait d'après une photographie de Philippe Billard.

N.19 Passy d'après une perspective d'Atelier Vincent.

NB : Les photos des bâtiments non créditées ont été prises par le groupe de travail de la Maison de l'architecture Île-de-France.

Malgré nos recherches, certains ayants droit des inspirations photographiques n'ont pu être identifiés. La Maison de l'architecture Ile-de-France reste à leur entière disposition.



maison de
l'architecture
ARCHITECTURE - URBANISME - PAYSAGE
ÎLE-DE-FRANCE



© Éditions Maison de l'architecture Île-de-France
2025

Maison de l'architecture Île-de-France
148 rue du Faubourg-Saint-Martin, 75010 Paris
contact@maisonarchitecture-idf.org
01.42.09.31.81

ISBN : 978-2-918712-11-4

Cet ouvrage, initié par la Direction régionale des affaires culturelles Île-de-France, est une œuvre collective pilotée et produite par le groupe de travail « Femmes architectes franciliennes » de la Maison de l'architecture Île-de-France.

Membres du groupe de travail :

Margaux Darrieus
Anne Labroille
Isabelle Michard
Léa Mosconi
Solène Pasztor
Léa Samson
Asma Snani
Clementine Tran-Sammarcelli
Aurélie Vanhove
Lou Vincent de Lestrade

Pilotage du groupe de travail :

Anne Labroille

Coordination éditoriale :

Anne Labroille

Design graphique :

Solène Pasztor
Lou Vincent de Lestrade

Illustrations :

Léa Samson (pour les bâtiments)
Aurélie Vanhove (pour les portraits)

Secrétariat de rédaction :

Anne Terral

Polices utilisées :

Yaldevi Colombo
Georgia

Impression :

Achevé d'imprimer en U.E.
Dépôt légal : octobre 2025



**PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*



**maison de
l'architecture**
ARCHITECTURE - URBANISME - PAYSAGE
EN ÎLE-DE-FRANCE

memo

Mouvement pour l'Équité
dans la Maîtrise d'Oeuvre

15 euros

